Document généré le 24 avr. 2024 22:14

Laval théologique et philosophique

Recherches et publications récentes autour de Vatican II

Gilles Routhier

Volume 58, numéro 1, février 2002

Théologies du pluralisme religieux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/401398ar
DOI : https://doi.org/10.7202/401398ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Routhier, G. (2002). Recherches et publications récentes autour de Vatican II. *Laval théologique et philosophique*, *58*(1), 177–203. https://doi.org/10.7202/401398ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laval théologique et philosophique, 58, 1 (février 2002) : 177-203

◆ chronique

RECHERCHES ET PUBLICATIONS RÉCENTES AUTOUR DE VATICAN II*

Gilles Routhier

Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval, Québec

Instrument de travail

1. Roger DESREUMAUX, Anne-Marie ABEL, **Inventaire des fonds Henri Dupont & Adrien Gand.** Préface de M^gr^ Gérard Defois. Paris, Institut Catholique de Paris, 2001, 86 p.

Bien que d'un volume restreint, les archives Dupont sont loin d'être sans intérêt pour l'historien de Vatican II. Évêque auxiliaire du cardinal Liénart, M^gr^ Henri Dupont n'est pas d'abord un protagoniste majeur des travaux conciliaires, mais il peut être considéré comme un médiateur, c'est-à-dire un homme qui a permis à son diocèse d'entrer « en état de concile ». M^gr^ Dupont, qui a suivi la préparation de Vatican II à travers la presse et les revues (les pièces 8 à 131 sont essentiellement des coupures de presse datant de 1960 à 1962), s'engagera par la suite de manière résolue afin d'associer ses diocésains aux travaux conciliaires. Dès la première période conciliaire, il envoie quatre « Billets de Rome » qui seront par la suite publiés dans la *Semaine religieuse du diocèse de Lille.* Après une interruption en 1963, il reprendra ce travail d'éducation et de conscientisation en 1964 (10 billets) et en 1965 (12 billets), sans compter les nombreuses conférences qu'il donna sur le concile. En cela, son activité est comparable à celle de plusieurs évêques qui ont été de véritables éducateurs de leurs diocésains, tout au long du concile. Ce premier ensemble des archives Dupont n'est pas sans intérêt et il s'agit de documents qui ont été assez peu pris en compte jusqu'ici mais sont pourtant essentiels si l'on ne veut pas simplement se contenter de répéter que les réformes conciliaires se sont abattues sur le peuple fidèle sans qu'il ait été éduqué et préparé à l'*aggiornamento.* Décidément, en parcourant l'inventaire des archives Dupont, on a plutôt l'impression que des efforts importants (nombreux questionnaires à l'intention des fidèles et des étudiants) ont été faits pour mettre les fidèles dans le coup ou, pour reprendre le titre de sa conférence de 1961, pour assurer « la participation de la chrétienté à l'entreprise conciliaire ». Ses archives présentent également plusieurs autres points d'intérêt puisque cet évêque participa aux travaux du groupe de

* Cette chronique poursuit les trois précédentes sur le même thème. Voir G. ROUTHIER, « Recherches et publications récentes autour de Vatican II », *Laval théologique et philosophique*, 53, 2 (juin 1997), p. 435-454 ; 55, 1 (février 1999), p. 115-149 ; et 56, 3 (octobre 2000), p. 543-583.

« L'Église des pauvres » et recueillit des documents audiovisuels. M^gr^ Dupont a surtout tenu un Journal conciliaire tout au long du concile. Il serait sans doute intéressant de connaître les annotations de celui qui était le compagnon du cardinal Liénart à Vatican II.

De leur côté, les archives conciliaires de M^gr^ Adrien Gand, qui ne participa qu'aux deux dernières périodes du concile, sont de loin moins personnelles. On y trouve de nombreux textes imprimés et les papiers les plus intéressants concernent sans doute le schéma XIII. Elles permettent cependant de reconstituer le travail d'un évêque de l'ombre, ses lectures, ses relations épistolaires et ses rencontres de même que les réunions auxquelles il participait.

L'ensemble est bien présenté et est fait suivant les normes dans le domaine des inventaires conciliaires.

Documents

De plus en plus de journaux conciliaires sont aujourd'hui publiés. Les deux que nous présentons ici sont fort différents, ce qui n'est pas étonnant lorsque l'on considère que l'un est écrit par un évêque de premier plan, l'évêque de Namur, M^gr^ Charue, protagoniste éminent à Vatican II, deuxième vice-président de la Commission doctrinale, et que l'autre est le fait d'un évêque états-unien d'arrière-banc, personnage effacé dont nous parle rarement l'histoire de Vatican II. Cela dit, mais pour des raisons différentes, les deux présentent un réel intérêt.

2. Marion F. FORST, **Daily Journal of Vatican II.** Leavenworth, Kansas, Forest of Peace Publishing, 2000, 191 p.

Le nom de l'évêque de Dodge City, M^gr^ Forst, n'est pas familier aux spécialistes de Vatican II. Évêque d'un diocèse obscur, il faisait nombre avec plusieurs Pères conciliaires qui n'ont pas pris la parole en congrégation générale, n'ont pas été membres de commission et n'ont pas été mêlés de près aux discussions cruciales de Vatican II. Pourtant, le concile demeure pour eux « the most revered part of my episcopate » (p. VI). À quoi bon alors la publication d'un journal s'il ne peut pas nous informer sur le déroulement des travaux en commission ou sur les débats menés en coulisse et les tractations conduites au plus haut niveau ? Raisonner ainsi, c'est réduire l'événement conciliaire aux grands protagonistes et c'est là une erreur à laquelle n'échappent pas toujours les études sur Vatican II. C'est réduire le concile à quelques centaines de participants, suggérant qu'il s'est fait sans les autres et en dehors d'eux. Si cette publication « may have some merit », c'est qu'elle nous fournit « one participant's personal view of the daily "living" Council » (p. VI), et cette fois-ci le point de vue d'un participant sans grade ni renommée particulière.

Ce point de vue personnel sur le concile a quelque chose de décapant. Aucune attention n'est donnée au discours d'ouverture de Jean XXIII ; les interventions de Frings et de Liénart lors de la première séance sont passées sous silence ; les noms de Schillebeeckx et de Rahner ne font pas partie des noms cités et on ne dit rien de leurs commentaires censés avoir eu une influence déterminante sur la première période. De plus, la décision de Jean XXIII, le 21 novembre, de mettre un terme à la discussion sur le *De Fontibus* ne semble pas être le sommet de cette première période et, des protagonistes les plus importants, on ne connaît que les noms de Montini et d'Ottaviani, etc. Par ailleurs, le mot « communiste » revient à plusieurs reprises ; on se plaint très souvent des interminables discussions, répétitives, ennuyeuses et inutiles, et les rencontres de la conférence des évêques des États-Unis semblent être les moments les plus significatifs. C'est là, semble-t-il, que s'est développée la conscience conciliaire de cet évêque et que s'est enracinée une expérience de collé-

gialité que n'avaient pas tous ceux qui en parlaient de manière emphatique, en pour ou en contre, dans l'*aula conciliaire*.

Comme les gens de son groupe, il a un souci particulier des communications (y compris l'expression dans une langue compréhensible) et l'intérêt pour le débat du schéma sur les moyens de communication sociale est évident. Il semble également embarrassé par la désorganisation du concile et surpris de l'inefficacité avec laquelle sont conduits les débats. En bref, on lui octroierait bien peu de positions idéologiques, une aversion pour les longues discussions de principe, mais un souci pastoral évident : conviction qu'il faut adopter la langue vernaculaire ; intérêt pour le développement d'une figure plus « moderne » de l'Église, faisant place à plus de simplicité (« simple and modern », p. 45). « Somewhere in recent history the bishops of the world have had attention focused on pastoral needs, rather than just cold, hard scholastic treatment. The approach must be to teach as Our Lord taught, the simple and the humble, rather than appeal only to the scholar » (p. 30), écrivait M^gr^ Forst lors de la discussion sur le *De Fontibus*.

Si des évêques comme lui n'ont pas été gagnés aux arguments de la minorité, c'est que ces arguments n'arrivaient pas à convaincre des hommes simples, proches des réalités et sensibles à la vie de leurs diocésains. Ce ne sont pas, du moins c'est ce que l'on conclut à la lecture de ce texte, les arguments de Rahner, de Schillebeeckx qui auraient eu un effet libérateur capable de faire tourner l'opinion du concile. S'ils n'ont pu sympathiser avec Larraona qui freinait les travaux de la commission sur la liturgie, c'est que cela ne correspondait en rien avec le désir de ces hommes pratiques d'en finir avec toutes ces discussions oiseuses, de manière à revenir dans leur diocèse avec quelques résultats concrets, au terme d'une première session conciliaire. Ils ne pouvaient pas et ils ne voulaient pas entrer dans des querelles d'école, discussions qui leur semblaient « a waste of time » (p. 43 : expression qui revient à quelques reprises). Leur approbation majoritaire des textes ne représentait pas l'appui à un parti, mais l'expression pragmatique d'une prise de position raisonnable et pastorale. « The Council's biblical scholars are having a great battle among themselves, and it would seem that they are attempting to involve us somehow in their dispute » (p. 30). En cela, ces évêques étaient proches de Jean XXIII : ils désiraient beaucoup de simplicité, autant dans la présentation de la doctrine que dans le contenu. La grande majorité qui émergea au cours de la première période s'est donc constituée sur cette base et c'est probablement pourquoi elle s'avéra fragile à certains moments du concile. En somme, il est rafraîchissant d'entrer dans l'expérience du concile à partir, non pas des points de vue extrêmes, comme on le fait d'habitude, en mettant en relief les discours contrastés des protagonistes, mais à partir du sentiment de l'évêque moyen qui veut demeurer à l'écart de ces « combats de coqs ».

La lecture des pages du journal Forst consacrées aux autres périodes du concile nous conduit à la même conclusion. On ne met pas en évidence le rôle des cardinaux Suenens ou Lercaro, pas plus d'ailleurs qu'on ne prête attention aux discours prévisibles et programmés de Siri ou Ruffini. Seule l'attaque de Frings contre la Curie retient l'attention. Les mêmes thèmes reviennent : le besoin de simplicité[1] ; le désir d'une procédure plus efficace et d'une meilleure communication (ouverture aux médias ; usage du vernaculaire ; plus grande information ; traduction simultanée, etc.). Le vote autour des cinq questions à la fin d'octobre 1963 ne semble pas marquer le début de la « Révolution d'octobre », comme certains au triomphe facile ont voulu le croire à l'époque. Au long de ces

1. « [...] simplicity and brevity could better serve our purposes here » (p. 52) ; « I still cannot help but feel that these things [Pageantry, fanfare, etc.] do not serve the Church. It glorifies the Papacy of the Middle Ages — the days of Pope-monarchs — but to me in the condition of our world, it seems like the Church continues to live in the past rather than to face up to today » (p. 72).

pages, la seule fois où l'on retrouve l'expression « This was an historic day at the Council » fut le 22 novembre 1963, au moment où l'on a finalement approuvé le schéma sur la liturgie ! Il ne pouvait avoir de sympathie pour toutes les manœuvres qui retardaient la marche du concile et c'est sans doute ici que, sans le savoir, la minorité a perdu la partie.

Ce qui préoccupe et déçoit, au cours de cette deuxième période, c'est le manque de sensibilité à la question de la liberté religieuse. La question sur les Juifs, celle sur la guerre et la paix ainsi que celle de l'apostolat des laïcs sont celles qui soulèveront le plus d'intérêt chez l'évêque de Dodge City au cours du concile. Il faut vraiment chercher pour trouver un mot au sujet du *De Revelatione*, sinon pour dire que les discussions sur le sujet (1er octobre 1964) représentent pour lui « the Council's most monotonous day of the year ». Son programme ecclésiologique pourrait se réduire à un désir de réformer l'Église de manière à la rendre plus simple, plus efficace dans son fonctionnement, plus proche des gens, plus en phase avec le monde tel qu'il est devenu. « If the Pope should ask me what two actions could do the Church the most good, I believe I would reply "A spirit of detachment, and an administrative modernization" » (p. 105). Parmi les rares *modi* présentés par Mgr Forst, il y a celui-ci : omettre « approved by the Supreme Pontiff » au paragraphe 29 du *De Ecclesia*. Il ne voyait pas pourquoi, en effet, les conférences épiscopales n'étaient pas en mesure de juger par elles-mêmes de l'opportunité d'ordonner des diacres permanents une fois que le concile avait autorisé cette mesure. Il aurait également suggéré le remplacement de tous les évêques secrétaires à la Curie par des personnes laïques compétentes pour faire ce travail. Cela semblait plus important que la *nota praevia explicativa* dont il ne fait nulle mention.

Cet évêque n'était pourtant pas dépourvu, lui qui logeait à la même résidence qu'Onclin ou Courtney Murray, qui fréquentait chaque jour Helmsing, sans parler de ses échanges réguliers avec d'éminents cardinaux états-uniens. Il voyait seulement les choses à partir d'un autre point de vue. On est fasciné, à la lecture de ce journal, que certains regarderont peut-être de haut, de voir comment le concile semble se jouer ailleurs et comment les *schemata* semblent être appréciés à partir d'autres critères que ceux souvent évoqués dans les commentaires.

Tout compte fait, on apprend beaucoup à la lecture de ce journal. Non pas cependant au sujet des parties de bras de fer en coulisses, ni sur le travail des commissions, non plus sur les acteurs de l'ombre. On apprend beaucoup cependant sur ce qui n'est pas si souvent raconté : le point de vue d'un évêque effacé sur les travaux du concile. Cela n'est pas rien, bien au contraire.

3. L. DECLERCK, C. SOETENS, éd., **Carnets conciliaires de l'évêque de Namur, A.-M. Charue.** Louvain-la-Neuve, Publications de la Faculté de Théologie (coll. « Cahiers de la Revue Théologique de Louvain », 32), 2000, 316 p.

Avec Mgr Charue, on se retrouve dans un tout autre contexte. On a affaire à un universitaire européen, ce qui n'est pas sans changer la donne ; un homme qui jouera incontestablement un rôle important comme membre de plusieurs commissions ou sous-commissions et surtout comme deuxième vice-président de la commission doctrinale.

La lecture du premier cahier, couvrant la première période conciliaire, nous met en présence d'un homme bien informé sur le déroulement des affaires conciliaires, mais sans être encore initié à tous les arcanes, ou au nombre des « happy few » membres des clubs sélects des acteurs de l'ombre. Il suit de façon studieuse les travaux en congrégation générale, note les avis des uns et des autres, entend les bruits au sujet des développements paraconciliaires, mais ne s'appesantit cependant pas sur le rôle qu'auraient pu jouer les analyses de Schillebeeckx ou de Rahner dans les évolutions conciliaires des mois d'octobre et de novembre. Au fil de ses nombreux contacts, on apprend que

l'on trouve chez plusieurs épiscopats et bon nombre d'évêques des résistances au concile planifié au cours de la phase préparatoire, les mises en cause sont plus nombreuses que l'on pense et sont souvent présentes dès le point de départ du concile. Plus importantes peut-être sont ses notes des 11 et 12 octobre qui rapportent ses échanges sur les élections des membres des commissions (remarques similaires le 12 octobre dans le Journal Forst[2]). C'est dire à quel point les esprits sont éveillés, dès les premiers jours, et les interventions de Frings et de Liénart ne représentent pas des coups de tonnerre dans un ciel bleu d'été comme on le laissera trop souvent entendre. De même, l'insatisfaction semble suffisamment partagée pour que l'on ne soit pas absolument surpris des évolutions postérieures.

Ce n'est qu'à partir du 13 novembre que ces *Carnets conciliaires* nous font entrer dans le secret de la Commission doctrinale, encore que l'on trouve peu de chose de significatif avant la première intersession. C'est surtout à partir de ce moment que cet ouvrage nous apporte des renseignements de première main pour comprendre l'évolution des choses, notamment au sujet de la rédaction du *De Revelatione* et du *De Ecclesia* alors en chantier. Certes, et cela est normal, le rôle des Belges est mis en valeur. D'une part, leur participation aux différentes commissions est importante et compétente, d'autre part, il est normal que Charue parle davantage de ce qu'il connaissait le mieux, son entourage et ses relations. Heureusement, les *Carnets Charue* ne sont pas les seuls documents à relater les événements dont on parle ici. Les historiens ont donc l'immense privilège de pouvoir confronter plusieurs sources avant de reconstituer les faits à partir de nombreux récits des mêmes événements. On trouve, en langue française, les journaux Congar, Philips et Moeller (ouverts à la consultation, mais non publiés) ; le journal Léger (jusqu'à la mi-novembre 1963, à consultation très restreinte) ; en italien, le journal Florit ; le journal Tromp, etc. Après examen et confrontation, il m'apparaît que les *Carnets Charue*, seul journal d'un membre de la Commission doctrinale à avoir été publié jusqu'ici, demeurent généralement une source sûre d'information, au demeurant fort utile, spécialement en ce qui a trait aux travaux des intersessions. Cela dit, on trouve aussi ailleurs des informations complémentaires se rapportant aux mêmes événements, voire des interprétations un peu différentes, à partir de la plus ou moins grande valorisation de l'activité ou du point de vue de telle ou telle personne.

Si les *Carnets* nous permettent de suivre l'*iter* de quelques documents majeurs de Vatican II (le *De Ecclesia* et le *De Revelatione*, en particulier), ils nous permettent également, mieux que plusieurs autres documents, d'identifier un réseau d'acteurs, question assez peu étudiée au sujet de Vatican II. Certes, on s'est regroupé suivant des tendances, cela tombe sous le sens. Évidemment, les réseaux sont parfois nationaux ou les regroupements se font suivant la langue, la famille religieuse, ou suivant les lieux d'habitation. Toutefois, on peut parier qu'il y a bien plus encore et gageons que certains réseaux existaient bien avant l'ouverture du concile. Cette question n'a pas été suffisamment étudiée jusqu'ici et elle mérite d'être approfondie.

On est également fasciné, à la lecture de ces *Carnets* de voir à quel point plus on avance dans le concile, plus le véritable travail d'élaboration des textes devient l'affaire d'un petit nombre de personnes. Que l'on pense au *De Revelatione*, où l'on part d'une commission mixte pléthorique à une petite commission *ad hoc* fort restreinte, avec quelques figures centrales. La question des absents aux travaux des commissions est également souvent soulevée au long de ces pages. Cette question mériterait, elle aussi, de faire l'objet d'une étude. Les absences peuvent être motivées de plusieurs manières : ennuis de santé, autres occupations, désintérêt, etc. L'examen plus attentif des agendas Léger et du calendrier de M. Roy nous amène à soulever une autre hypothèse qui ne nous

2. J'ai publié des observations similaires trouvées dans les papiers Léger.

dispense pas des premières explications : l'organisation des travaux conciliaires permettait-elle réellement à des évêques non européens de s'investir à égalité dans un calendrier de travail d'abord conçu pour les Romains et ensuite pour les Européens ? On a déjà soulevé à plusieurs reprises la question du pouvoir laissé aux Romains qui poursuivaient les travaux lorsque les autres Pères devaient rentrer dans leur diocèse. Il faudra un jour se demander s'il n'y avait pas non plus inégalité entre les Européens, qui pouvaient occuper plus d'espace en raison de leur situation privilégiée, et les évêques des autres continents.

Notre étonnement n'est pas moins grand de constater que l'activité des commissions semble plus significative au cours des intersessions (surtout lors des première et deuxième) qu'au cours des périodes conciliaires elles-mêmes. Cela nous amène à poser un autre regard sur le concile et sur la « conscience conciliaire » que l'on évoque si souvent.

On est également surpris de la proportion que prennent certaines questions dans les travaux en commission qui demandent une patience et une ténacité hors du commun tant les choses sont toujours à reprendre, sans cesse remises en question, etc. La discussion du chapitre de la sainteté dans l'Église (et la question des religieux) occupe 15 pages du cahier II. La discussion sur les titres mariaux est également sans proportion.

Si la figure du P. Tromp ne sort pas grandie de ces *Cahiers*, celle d'Ottaviani devient plus sympathique alors que celle de Bea est un peu écorchée. Charue porte un regard plein de sympathie et de compréhension sur Paul VI, même s'il ne partage pas ses hésitations et ses craintes. Quant à la figure de Suenens, elle est relativement absente ou sans grande importance. On a été surpris de constater que, tout compte fait, l'évêque de Dodge City parle beaucoup plus fréquemment, et de loin, et avec beaucoup plus de satisfaction, de l'activité de sa conférence épiscopale que ne le fait Charue.

L'édition critique des *Carnets*, que l'on doit à L. Declerck et à C. Soetens, est de grande qualité : une introduction de C. Troisfontaines, prêtre de Namur et étudiant à Rome au moment du concile ; un apparat critique sobre mais qui informe bien le lecteur ; un index onomastique très utile, dans ce genre d'ouvrage. Cette publication nous fait désirer la publication d'autres journaux conciliaires de Pères, aussi bien de ceux qui ont joué un rôle de premier plan que des évêques obscurs. Les uns et les autres nous permettent de mieux comprendre l'expérience du concile Vatican II.

4. Paul-Aimé MARTIN, dir., **Vatican II. Les seize documents conciliaires.** Préface d'André Naud. Saint-Laurent, Québec, Éditions Fides, 2001, 718 p.

Près de quarante ans après l'ouverture de Vatican II, les éditions Fides offrent une « nouvelle édition revue et corrigée », des textes conciliaires. À l'examen, il ne s'agit pas d'une édition « revue et corrigée » de celle de 1967 à travers laquelle tant de francophones ont découvert à l'époque les textes conciliaires. Seule nouveauté, la préface d'André Naud qui a remplacé celle écrite, à l'époque, par le cardinal Léger. Qu'importe ou non qu'il s'agisse d'une véritable « nouvelle » édition. Rééditer aujourd'hui les textes conciliaires, c'est faire le pari que ces textes sont toujours neufs, qu'ils ont encore quelque chose à nous dire et que Vatican II lui-même, comme le souligne André Naud, n'appartient pas seulement à l'histoire, mais aussi à l'avenir, qu'il peut être pour une nouvelle génération un « point de départ », une inspiration. Certes, comme le souligne également le préfacier, retourner aux textes demande un effort car ces textes sont exigeants, difficiles parfois. On ne peut que souhaiter que cette réédition des textes conciliaires remette en circulation les documents conciliaires et donne le goût à une nouvelle génération de se réapproprier cet héritage, véritable patrimoine commun des catholiques au début de ce nouveau siècle.

Cette édition populaire s'accompagne d'un index assez élaboré, d'une chronologie sommaire des travaux conciliaires et de quelques documents paraconciliaires : quelques discours de Jean XXIII et de Paul VI ; le message des Pères conciliaires à l'humanité ; la déclaration commune de Paul VI et d'Athénagoras ; les messages finaux du concile ; etc.

La réédition de ces textes me conduit également à formuler le souhait que, quarante ans après la fin de Vatican II, nous puissions remettre en chantier une nouvelle génération de commentaires des textes conciliaires. Le travail des dix dernières années sur l'histoire de Vatican II a déblayé le terrain et a permis à une génération qui n'avait pas vécu de l'intérieur le concile de se réapproprier ce pan de son héritage. Il faut aujourd'hui souhaiter qu'une nouvelle génération de théologiens entreprenne un effort nouveau d'herméneutique théologique pour que la pensée conciliaire demeure vivante à la conscience de l'Église, qui entre dans une nouvelle étape de sa vie. S'il me faut formuler un autre vœu, ce serait qu'on puisse également songer à un petit recueil de textes significatifs qui ont marqué ces années conciliaires. En somme, du travail pour quelques années à venir.

Monographies

5. Bernard OLIVIER, **Chroniques congolaises. De Léopoldville à Vatican II.** Paris, Éditions Karthala, 2000, 360 p.

Trop peu de choses ont été publiées jusqu'ici sur la participation africaine à Vatican II (on verra surtout la contribution de M. Lamberigts, « Der Beitrag Afrikas während der Konzilsdebatte über die Liturgie », *Zeugnis und Dialog*, p. 186-207 ; C. Prud'homme, « Les évêques d'Afrique noire anciennement française et le concile » ; et celle de C. Soetens, « L'apport du Congo [Zaïre], du Rwanda et du Burundi au concile Vatican II » dans É. Fouilloux [dir.], *Vatican II commence...*, p. 162-176 et p. 189-199). À l'invitation de Claude Soetens, B. Olivier, expert de l'épiscopat congolais à partir de la deuxième période du concile, comble un peu cette lacune en publiant ses chroniques des années qui vont de 1958, au moment où il part pour le Congo (belge) pour y assurer des enseignements à l'Université Lovanium de Kinshasa, jusqu'à la fin de Vatican II (décembre 1965). Ces chroniques rédigées à chaud pour garder contact avec ses parents, amis et frères dominicains d'Europe et non destinées à la publication, relatent, avec toute la naïveté du genre, ce que l'on pensait à l'époque des événements qui bouleversaient l'Afrique et l'Église. En effet, ces deux espaces en ébullition s'entrecroisent sans cesse dans le récit : l'Église, travaillée par de puissants ferments de renouveau, et l'Afrique, soulevée par un fort mouvement de libération qui allait marquer cette période des indépendances sur le continent. Les courants tumultueux de ces deux fleuves en crue se mêlent toujours au fil du récit et c'est sans doute là l'apport principal de cet ouvrage. On ne saurait bien comprendre Vatican II sans en même temps arriver à le resituer sur un horizon plus vaste que représente le mouvement d'expansion et de libération de la décennie 1960. Il n'y a pas que le Rhin qui coule dans le Tibre, pour reprendre l'expression de X. Ryne, mais il y a également le Zaïre — et bien d'autres grands fleuves du monde — qui mêle ses eaux à celles du Tibre, si bien que Vatican II peut, mieux que tout autre concile moderne, revendiquer la note d'œcuménicité qu'il revendique, au moins au sens géographique du terme. En fait, ces chroniques n'apprendront pas beaucoup de choses nouvelles sur le déroulement même du concile aux spécialistes de Vatican II, pas même quelques informations détaillées et précises sur le fonctionnement de la panafricaine ou sur la rédaction du *De missionibus* qui concernait tant les Églises d'Afrique (voir p. 191-194 ; 206-207 ; 210 ; 223 ; 226-227), ou sur le fonctionnement de groupes particuliers tel que le groupe des supérieurs religieux, celui des évêques religieux, le *Vriendenclub* (évêques missionnaires) (voir tout de même les p. 210-212). C'est que l'intérêt de cet ouvrage est simplement

ailleurs. Il tient à l'évocation, par touches successives, de la plausibilité d'une nouvelle rencontre du catholicisme et de l'Afrique au moment où, à l'occasion de Vatican II et au moment de la décolonisation, émerge, de manière pas toujours symétrique, une nouvelle conscience de la négritude et de la catholicité de l'Église. À travers ces chroniques, B. Olivier aborde la question de la « découverte de l'Afrique » (p. 18 et suiv.), la sienne d'abord, comme nouveau missionnaire, mais également la re-découverte de cette Afrique que croyaient connaître les Belges, et plus largement les Occidentaux, et qui se révélait, à l'occasion des indépendances, différente de celle qu'ils avaient connue au temps de la colonisation. Il s'agit aussi de la re-découverte de l'Afrique par l'Église catholique dont, « bon gré mal gré, dans la mentalité des Africains, l'œuvre d'évangélisation est liée à la colonisation » (p. 36) et qui n'avait consacré qu'en 1955 le premier évêque congolais. Au cœur de cette découverte, pour B. Olivier, il y a cette expérience centrale de Livulu (à laquelle tout le chapitre 4 est consacré, mais qui représente une référence constante dans l'ouvrage), village mixte, où à la périphérie de Lovianum vivaient ensemble Blancs et Noirs, « ce qui, en fait, rendait ce projet parfaitement illégal » (p. 66), « une entorse aux règlements en vigueur [...] » (p. 70). En rompant avec un régime de quasi-apartheid dans lequel se déroulait la vie quotidienne des Européens « expatriés » en Afrique, la réflexion conciliaire sur l'Église comme sacrement de l'unité trouvait, sur ce continent, son lieu d'expérimentation et de vérification. Au cœur de cet ouvrage qui va et vient entre Rome et Léopoldville, il y a une réflexion, datant du début des années 1960, sur ce « problème essentiel présent partout : celui des relations humaines interraciales dans un esprit chrétien » (p. 31). Au moment où l'Église catholique en concile réfléchissait sur la « communion », la vie quotidienne au Congo, où les relations interraciales et interethniques n'allaient pas de soi, illustrait l'urgence du thème.

Même si cet ouvrage n'apporte pas d'informations absolument neuves sur les contributions africaines à Vatican II, il ne manque pas de rappeler quelques apports de ces Églises. La question de la culture est sans doute au centre de ce spectre et elle rayonne sur toutes les questions particulières, comme le montrent les actes de l'Assemblée plénière de l'épiscopat du Congo qui s'est tenue à Léopoldville à la fin de 1961 (p. 170 et suiv.), véritable entrée de l'Église congolaise dans la dynamique que devaient développer les travaux conciliaires. Un an avant le début du concile, on commence à repenser la mission, le rapport de l'Église à l'État, dans ce contexte colonial où l'on associait spontanément marchands, missionnaires et militaires avec le rôle des laïcs, la question de la rencontre entre religions, la liturgie dans son rapport avec la culture, etc. Parmi ces différentes questions, c'est sans doute celle de la liberté de conscience et, par extension, celle de la liberté religieuse que, en raison de ses recherches antérieures, B. Olivier était le plus à même de traiter. Cependant, théologien moraliste, B. Olivier avait également affronté le redoutable problème du mariage et, plus largement, l'ensemble de la théologie morale. Sur le premier problème, à travers son enseignement et son rôle d'expert des évêques, il s'attacha à mieux connaître le mariage coutumier, essayant d'y distinguer ce qui était compatible avec la foi chrétienne en même temps qu'il essayait de dégager « l'essence du mariage » du revêtement occidental qu'il avait pris (p. 176). Plus encore, il a dû accompagner l'épiscopat congolais dans son effort pour « repenser la théologie morale en fonction du contexte africain » (p. 168).

En filigrane, on trouve également dans cet ouvrage une réflexion sur le processus qui a conduit à l'indépendance du Congo, processus marqué par les blocages et les crises, les convulsions et les occasions manquées, les soubresauts et les malentendus, la confusion et les désordres, les outrances et les violences, les retours de bâton et les peurs, les sécessions et divisions, les reprises en main autoritaires et les déceptions, etc. Décidément, l'histoire n'est pas un « long fleuve tranquille » et aucun changement historique ne va sans risques et périls. Le lecteur contemporain, voyant se dérouler à travers ces chroniques la marche de l'indépendance congolaise au moment où Vatican II

veut imprimer un mouvement de réforme à l'Église catholique, n'est pas sans imaginer ou anticiper les démons qui viendront également hanter l'Église catholique lorsque le temps viendra de recevoir l'enseignement de ce concile réformateur. À distance, le lecteur de ces chroniques ne pourra pas s'épargner une réflexion sur les conditions de la réussite d'une réforme. Comment en effet réussir le passage d'un pays à l'indépendance ? Parallèlement, comment réussir le passage à une Église servante et pauvre, vivant de l'esprit synodal et collégial, vers une Église où la catholicité embrasse les différences et où l'unité promeut la culture des dons propres et des particularismes dans la tradition théologique, liturgique et disciplinaire ?

Bref, un ouvrage qui ne porte pas tant sur le déroulement de Vatican II lui-même que sur l'horizon sur lequel il nous faut situer ce moment capital de l'histoire contemporaine du catholicisme.

6. Jan GROOTAERS, **Actes et acteurs à Vatican II.** Louvain, Éditions Peeters, Presses Universitaires de Louvain (coll. « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium », CXXXIX), 1998, XXIV-610 p.

Jan Grootaers est sans doute actuellement l'auteur le plus prolifique dans le domaine des études francophones sur Vatican II. « Témoin, chroniqueur et historien », comme le rappelle É. Fouilloux dans sa préface, Grootaers, depuis près de cinquante ans, observe de près les évolutions du catholicisme et tente, d'abord à travers la revue *De Maand* dont il a été le co-fondateur en 1958, d'en articuler une compréhension et de la partager avec ses lecteurs qu'il éveille à un catholicisme en mutation.

Le présent ouvrage reprend, souvent en les mettant à jour, de nombreux articles qu'il a publiés au cours des vingt dernières années et dont quelques-uns n'étaient pas accessibles en français. Ainsi se trouvent regroupés des travaux qui, autrement, étaient dispersés et parfois difficiles d'accès.

L'ouvrage est construit en quatre parties, architecture un peu artificielle, on en conviendra, mais qui tente d'articuler différentes pièces d'abord conçues indépendamment les unes des autres mais qui trouvent une certaine cohérence dans le présent ensemble. La première partie se propose de présenter quelques grandes articulations ou jointures qui ont permis à une assemblée si grande et si diverse de ne pas sombrer sous le poids de son gigantisme et de ses diversités. L'auteur a voulu montrer comment une telle assemblée a pu trouver son chemin, délimitant un ordre du jour réaliste, adoptant une procédure efficace et dégageant un courant d'idées autour duquel pouvait se retrouver une majorité. Cette première partie comprend six chapitres dont quatre consacrés aux papes du concile ou de l'après-concile (Jean XXIII, Montini, Wojtyla), les deux autres chapitres traitant de la Conférence des vingt-deux (1962-1963) et de l'information religieuse à Vatican II. On le voit, ce chapitre est à la fois très moderne dans sa perspective en même temps qu'assez classique. Il fait place à la fois aux médias et à leur rôle souvent sous-estimé à Vatican II, traite des groupes intermédiaires et des réseaux informels, mais sans doute de manière trop elliptique des conférences épiscopales elles-mêmes, tout en accordant une place prépondérante, sans doute trop, à la figure des papes ou à ceux qui allaient le devenir (si M^gr^ Wojtyla a joué un rôle non négligeable à Vatican II, il n'a probablement pas contribué de manière déterminante à l'émergence de l'assemblée conciliaire). Cela dit, on trouve de bonnes pages, bien informées, sur Jean XXIII dont on restitue la complexité de la figure, passant toutefois sous silence le temps plein d'ambiguïté de sa nonciature à Paris. Grootaers a sans doute raison de souligner les évolutions et les nuances dans l'explicitation des buts du concile et les aspects énigmatiques de Jean XXIII au moment de la préparation des assises conciliaires. Si, sorti de sa solitude, il a constamment voulu élargir les perspectives, s'en remettant avec confiance à l'Esprit dont il valorisait le rôle et à la liberté des acteurs, il faut sans doute

développer ce qui est souligné ici, le rôle joué par les archevêques (également les évêques et les théologiens) de la périphérie (p. 18) dans les évolutions qui ont marqué l'année 1962. C'est là, me semble-t-il, un aspect des choses qui a été souvent négligé. De même, on n'a jamais relevé le caractère très européen de la Commission de coordination. Cela montre à quel point, encore en 1963, les perspectives étaient encore très eurocentrées. Le chapitre II sur les contributions de Mgr Montini au cours de la première période conciliaire est également de grand intérêt. Très secret et très discret, Montini est souvent parvenu à faire oublier son rôle au moment de la préparation du concile. Entretenant des liens très étroits avec Jean XXIII, isolé au sein de la conférence épiscopale italienne et jouissant d'un grand prestige à l'étranger, Montini, par sa réaction prompte à l'annonce du concile et par ses lettres de Rome au cours de la première session, a montré sans équivoque où il logeait. Plus encore, sa participation à la concertation de cardinaux au cours de la préparation et de la première période, de même que son intervention juste avant sa clôture, montre à quel point son rôle a été déterminant dans l'établissement de l'ordre du jour du concile. Cette étude n'éclaire toutefois pas le refus de Montini à signer la supplique Léger, même s'il avait, à plusieurs reprises, soutenu les positions du cardinal canadien à la Commission centrale préparatoire. Cela indique à quel point Montini, tout en s'associant aux initiatives des autres, menait sa propre activité, sans oser se lier trop étroitement aux entreprises de ses confrères, surtout de ceux dont le style et la manière étaient plus théâtraux que les siens. Diplomate, agissant en tout avec modération et discrétion, comme celui qui connaît les limites qu'impose l'exercice du pouvoir, il demeure un personnage clé dans la réorientation de Vatican II au cours de l'année 1962. Élu pape, son activité est devenue beaucoup plus complexe, recherchant sans fin le consensus, pesant toutes les objections, écoutant avec attention la minorité. Il n'a jamais renoncé pourtant à promouvoir deux documents importants de l'ensemble de l'œuvre conciliaire : le Décret sur la liberté religieuse et la Constitution *Gaudium et spes*. Ici (chapitre III), Grootaers nous présente l'activité de Paul VI en regard de la liberté religieuse, mettant ainsi en lumière le rôle prépondérant et ambigu de Mgr Carlo Colombo et les interventions de Paul VI auprès des commissions (transmission d'amendements) qui refusaient de se considérer simplement comme le notaire du concile. Ce qui est dit ici du rôle de Paul VI à propos de l'*iter* particulièrement délicat d'un schéma sensible pourrait être dit de plusieurs autres documents conciliaires, notamment de *Gaudium et spes*.

L'engagement de Karol Wojtyla au concile est également lié à la discussion sur la liberté religieuse et sur l'Église dans le monde de ce temps (en particulier la question de l'athéisme), à quoi il faudrait ajouter le schéma sur l'Église. Grootaers fait précéder son exposé sur les contributions de Wojtyla au concile d'un rapide parcours biographique fort pertinent de l'archevêque de Cracovie, mettant en lumière sa formation plus philosophique que théologique, son intérêt pour l'éthique, son attachement à un thomisme classique qui met la personne humaine au centre de la réflexion, son mysticisme, une pensée très abstraite doublée d'un sens remarquable pour l'action ; finalement un réel sens pastoral qui l'a mis en contact avec des laïcs et qui l'a conduit à s'intéresser à la question du mariage. Grootaers reprend les différentes contributions de Wojtyla à Vatican II, ne manquant pas de souligner la tension qui existe dans l'ecclésiologie qu'il promeut, pour finir par quelques pages qui éclairent la genèse de ses différentes positions conciliaires. Jeune évêque (42 ans) d'un diocèse populeux et dont la nomination avait sans doute bénéficié de l'appui du parti communiste, Wojtyla appartenait à l'aile progressiste de l'épiscopat polonais et se démarquait un peu de la génération de ses devanciers notamment par sa conviction que le monde communiste comportait une faille dans laquelle il était possible de se glisser, ce qui permettrait éventuellement un dialogue idéologique avec ce régime. Enfin, notons simplement, dès cette époque, un fort intérêt pour les questions du rapport entre l'Église et l'État, pour les questions éthiques et celle du mariage. Le

lecteur voudra également retenir, en plus du grand dynamisme dont a fait preuve ce jeune évêque à Vatican II, son exposé sur « la pluralité des mondes » dans l'Église catholique.

La présentation de ces trois figures est suivie d'un chapitre sur la conférence des vingt-deux et d'un autre sur l'information religieuse à Vatican II. On trouve là, de fait, deux éléments qui ont déterminé l'évolution de ce concile dont le programme n'était toujours pas clairement fixé au moment de son ouverture. Les conférences épiscopales — on regrettera de ne pas trouver à ce jour de travaux importants sur quelques conférences épiscopales au cours de Vatican II — ont certainement joué un rôle important dans l'issue de Vatican II. En plus de ces regroupements nationaux, Vatican II a donné lieu à de nombreux autres regroupements, lieux intermédiaires de rencontre entre une assemblée trop nombreuse et des individus isolés et fondus dans la foule. C'est dans ces divers regroupements que des courants se dessinaient et que des idées émergeaient. Parmi ces regroupements spontanés, non prévus au règlement conciliaire, on note le *Coetus internationalis patrum*, le groupe « Église des pauvres », l'interconférence ou la conférence des vingt-deux, le groupe des supérieurs religieux, celui des évêques religieux, le *Vriendenclub* (évêques missionnaires), le monde curial (qui n'est pas homogène), etc. Ici, J. Grootaers centre son attention sur l'un de ces regroupements spontanés qui a permis une certaine coordination entre les conférences épiscopales des cinq continents. Il est dommage que l'auteur ne fasse pas mention des travaux de Pierre Noël sur le sujet, qui a eu à travers les archives Baudoux un accès à des sources plus amples que ce que l'on retrouve aux fonds Veuillot et Etchegaray qui ne comportent pratiquement que des procès-verbaux (avec leurs annexes) et exceptionnellement des notes personnelles prises en réunion qui en disent finalement davantage. Après avoir examiné la composition de la conférence des vingt-deux, Grootaers présente les préoccupations majeures de ce groupe au cours des deux premières périodes conciliaires pour terminer avec quelques mots d'appréciation qui font non seulement ressortir la coïncidence entre bon nombre de décisions d'instances dirigeantes du concile et les travaux de l'interconférence, mais également la coopération intercontinentale des épiscopats qui était amorcée dans le cadre d'un tel forum.

Jan Grootaers était sans doute le mieux placé pour traiter de l'information religieuse à Vatican II. Journaliste au concile, il a lui-même largement contribué à mettre sur pied et à animer les RIIR (Rencontres internationales d'informateurs religieux). Ce chapitre ne fait en quelque sorte qu'ouvrir la recherche sur cette dimension trop négligée du concile, l'information. En effet, après avoir proposé quelques éléments pour un inventaire du domaine (le réseau des revues jésuites ; le bureau de presse des Verbites ; les centres nationaux de documentation ; l'Ufficio Stampa del concilio ; les nombreuses autres revues catholiques, pour ne rien dire de la grande presse et des médias électroniques), l'auteur s'emploie à mettre en lumière le rôle des RIIR comme courroie de transmission qui sensibilise les responsables de l'information au concile aux besoins et aux nécessités en ce domaine. En contrepoint, cet article permet de voir évoluer une organisation réglée par le secret et qui doit apprendre à vivre dans un monde médiatique. Cette importante contribution devrait susciter d'autres études sur le rôle inestimable des médias à Vatican II et sur le fonctionnement et l'apport particulier d'autres réseaux ou de médias particuliers.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux « revers de la dynamique de Vatican II ». Au-delà des études particulières regroupées sous ce titre, on voit tout de suite l'intérêt de cette thématique qui a fait l'objet de fort peu d'études. En effet, on étudie généralement la dynamique de Vatican II et non les revers de cette dynamique, dimension pourtant non négligeable. Le premier chapitre de cette section veut dégager deux versants de l'action des opposants au renouveau conciliaire. Cette opposition connaîtrait en effet deux moments : un premier, orienté vers le passé, avec pour stratégie la défense des schémas élaborés au cours de la phase préparatoire. C'est la seule

stratégie disponible au cours de la première période, en face de la solide opposition qu'on n'avait pas vue venir. Très tôt cependant, les opposants se ressaisissent et adoptent une nouvelle stratégie, tournée vers l'avenir celle-là, qui consiste à affaiblir, autant que possible, la portée future du concile en cours. Il s'agit alors de tâcher d'en limiter la durée, d'en réduire l'ordre du jour, de faire traîner les choses en longueur et d'affaiblir la portée de ses décisions. Grootaers examine deux moments clés de cette opposition. Le premier épisode se joue à l'été 1963, au début du nouveau pontificat. Le duo Cicognani-Felici réussit à reprendre le contrôle des choses en limitant le pouvoir de la nouvelle Commission de coordination. Ainsi, si la première préparation du concile s'était faite en dehors de la majorité, la deuxième préparation, dirigée par la Commission de coordination, devenait à son tour l'objet de la critique des membres de la Curie. Le deuxième moment est à situer à la fin de novembre 1963, au moment de l'élargissement des commissions. Très tôt, la discussion tourne à la limitation du nombre de schémas à discuter, ce qui conduira au controversé plan Döpfner auquel l'étude consacre de nombreuses pages.

Au nombre des jours sombres de Vatican II et des épisodes pénibles, il faut sans doute ranger la dernière semaine de novembre 1965, immortalisée sous le titre la *Settimana calda*. C'est au cours d'une discussion controversée sur le chapitre III de *Gaudium et spes* sur la famille que sont transmis à la commission, dans une grande confusion, ce qui semblait être des « amendements » proposés par l'Autorité supérieure. Avant d'aborder la question des amendements pontificaux, J. Grootaers reprend les choses à partir du texte de mai 1963 (version Pavan) en suivant les différentes versions jusqu'en novembre 1965, partageant l'opinion qu'on ne saurait juger correctement l'évolution que Vatican II a permis de faire sur la question du mariage si l'on ne connaît pas bien le point de départ des discussions. Si l'on connaît plusieurs précédents d'interventions du pape au cours de Vatican II, aucune, peut-être, n'avait été si dramatique, aussi bien en raison du thème, de la polarisation des idées, de l'atmosphère survoltée de fin de concile alors que l'on travaillait jour et nuit pour attacher tous les fils ensemble. De plus, il semblait inadmissible à plusieurs Pères que le concile déclare quelque chose au sujet de la régulation des naissances après que Paul VI ait soustrait cette question au débat de l'assemblée. Plus qu'une étude minutieuse des différentes péripéties entourant ce douloureux épisode, la contribution de Grootaers met plutôt en lumière le travail réalisé à cette occasion par le professeur Heylen, qui est au centre des événements. On peut toutefois s'en consoler puisque J. Grootaers nous promet pour bientôt la publication d'une brochette de documents inédits entourant cet épisode.

La quatrième étude de cette partie fait état de l'évolution de l'humeur de l'opinion publique en Belgique et aux Pays-Bas, à partir de trois moments particuliers : au lendemain du conclave de juin 1963 ; à la fin d'octobre 1963, à la suite de la crise sur les cinq questions et, finalement, à la fin de novembre 1964, période aussi désignée comme la « semaine noire » de Vatican II. La difficulté la plus importante ici, c'est le concept même d'« opinion publique ». On connaît la suggestive étude de Bourdieu sur le sujet, « L'opinion publique n'existe pas », qui mettait en lumière ce fait primaire : les journaux et les revues nous donnent l'opinion des « faiseurs d'opinion », ce qu'il faut soigneusement distinguer de l'opinion publique qui est parfois sans opinion ou, si elle est orientée avec beaucoup de soin et de moyens, est le reflet de l'opinion des faiseurs d'opinion. De fait, les choses sont plus complexes que cela, mais cette provocante analyse de Bourdieu a le mérite de nous mettre en garde contre certaines confusions. Dans le cas qui nous intéresse, nous nous accordons rapidement avec l'auteur : « Il serait exagéré de prétendre que la presse quotidienne de Belgique fut très émue par les événements d'octobre 1963 à Rome et par le malaise qui y fut ressenti en novembre de la même année. » Cela correspond assez bien aux faits. L'auteur poursuit : « À défaut de quotidiens, nous nous tournerons cette fois vers les hebdomadaires et les revues mensuelles » (p. 261-262). C'est sans doute là le point faible de l'étude. On ne peut pas penser que « l'opinion la

plus avertie en Belgique » représente l'opinion publique et toute étude sur la couverture de presse de Vatican II et sur les représentations du concile qui y sont élaborées doit faire place à toutes les distinctions nécessaires si l'on ne veut pas arriver à des conclusions qui ne s'imposent pas d'emblée. Cela dit, comme j'ai eu l'occasion de l'écrire d'autre part, il reste énormément à faire sur l'étude de la couverture de presse de Vatican II. Il s'agit là, certes, d'études onéreuses, mais on ne parviendra pas à une compréhension de Vatican II si on ne l'enracine pas dans l'étude des représentations du concile développées dans la presse au cours de la période conciliaire.

Nous nous abstiendrons, pour une raison bien simple, de passer en revue la troisième partie de l'ouvrage (p. 274-336) sur les figures emblématiques du concile. En effet, les études de cette troisième partie ont été publiées dans *I protagonisti del Vaticano II*, ouvrage dont nous avons offert un compte rendu dans notre deuxième chronique. La quatrième partie, « Belges et Hollandais au concile Vatican II », esquisse les portraits de protagonistes importants de ces deux petits pays, mettant en relief leur contribution exceptionnelle à Vatican II. Le premier chapitre de cet ensemble est d'un grand intérêt puisqu'il met en valeur les mouvements de renouveau précurseurs au cours des années 1950, plus particulièrement la résurgence d'une théologie de l'épiscopat en Belgique et aux Pays-Bas au cours de la décennie qui précéda le concile. En Belgique, ce fait est largement tributaire du mouvement œcuménique qui a un profond enracinement en Belgique, spécialement avec le monastère de Chevetogne, mais aussi du mouvement liturgique et des études patristiques. C'est d'ailleurs dans le cadre du mouvement œcuménique et des discussions de Malines que M^gr^ Van Roey avait développé sa première réflexion sur la théologie de l'épiscopat. Trois foyers de réflexion se dégagent facilement : le foyer diocésain (une tradition épiscopale vigoureuse), le foyer monastique (Chevetogne, Mont-César) et le foyer universitaire (Louvain et les facultés jésuites avec des théologiens de première valeur). En raison d'une histoire différente, les évolutions prennent appui sur d'autres éléments en Hollande. Le centenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique en 1953 provoque un regain d'attention sur la signification de l'épiscopat et est l'occasion d'un approfondissement doctrinal important. Là aussi, une percée du mouvement œcuménique, que permettent la fin de la situation d'assiégé et ses conséquences au plan apologétique, contribue au renouveau des études. La deuxième étude de cette partie a le grand intérêt d'enraciner dans des histoires locales (Belgique et Hollande) et dans des terreaux particuliers l'activité conciliaire des grandes figures que sont Charue, De Smedt, Suenens, Alfrink. Sans cet arrière-plan qui restitue les mouvements de fond qui traversent ces catholicismes et ces sociétés, quelque chose nous échappe. Je demeure persuadé — et cela fait souvent défaut — que l'on ne peut pas étudier Vatican II en faisant l'impasse sur les contextes locaux et en ne le rattachant pas aux mouvements de fond qui traversent alors non pas seulement l'assemblée conciliaire, mais qui affectent également, comme ces deux chapitres l'indiquent, l'expérience catholique chez les fidèles. Décidément, Vatican II commence avant son ouverture (les colloques et congrès dont on fait état en témoignent) et déborde largement l'assemblée conciliaire.

Il était sans doute normal que la section sur les experts de Belgique commence par une étude sur Gérard Philips. Il est d'ailleurs dommage que ce géant n'ait pas reçu jusqu'ici toute l'attention qu'il mériterait (L. Declerck lui a consacré un article ; J. Grootaers a publié un de ses dossiers autour de la *Nota praevia* ; mais on attend toujours l'inventaire de ses archives, la publication de certains carnets et une étude décisive à son sujet). Avant de faire état dans le détail des contributions innombrables de G. Philips à la rédaction du *De Ecclesia* et des constitutions *Dei Verbum* et *Gaudium et spes*, J. Grootaers met en lumière trois aspects déterminants dans la réussite de l'entreprise Philips : son contact (dès les années 1950) avec les idées réformatrices, aussi bien par sa fréquentation des auteurs que par ses engagements apostoliques ; son souci de construire ce qui, de façon réaliste, pouvait être accepté par un grand nombre ; son intelligence politique et sa compré-

hension du fonctionnement des institutions. Si la majorité conciliaire, d'ailleurs hétérogène et composite, s'est montrée souvent imprévoyante, croyant après une bataille avoir gagné la guerre et si elle s'est parfois égarée dans des manifestations trop bruyantes, Gérard Philips n'a jamais relâché la garde, défendant pied à pied, dans toutes les instances, les schémas qu'il révisait patiemment, élaborant des compromis qui permettaient de sauver l'essentiel, rédigeant des textes qui permettaient de construire des ponts entre les différents courants, ainsi acceptables « au centre ». L'étude de ses différentes contributions, cela est assez largement connu, illustre bien ces lignes de force de son activité. Cela conduit Grootaers à conclure que l'on peut parler, dans le cas de Philips, d'une éthique de responsabilité, lui qui arrivait toujours à trouver ce qui était acceptable par le plus grand nombre et qui avait une réelle aversion pour les dilemmes et les alternatives, préférant la voie moyenne du possibiliste. Certes, c'est bien cela qui lui sera parfois reproché. Aurait-il, autrement, joué le rôle que tous lui reconnaissent, à Vatican II ?

Les deux chapitres suivants sont consacrés à deux experts belges assez atypiques. En effet, on a noté que Vatican II rassemblait beaucoup d'ecclésiologues, de liturgistes, d'œcuménistes, d'experts en théologie pastorale, etc. Peu de philosophes cependant, peu d'exégètes et peu de moralistes. On le sait, cela a handicapé un peu la discussion sur le mariage. Quant aux canonistes, ils n'étaient pas en très grand nombre non plus. J. Grootaers dresse ici le portrait de W. Onclin, canoniste de Louvain, qui allait se révéler un collaborateur indispensable dans l'équipe belge. S'il ne se distinguait pas particulièrement par son progressisme, sa présence a permis la formulation en termes juridiques d'idées qui, autrement, seraient demeurées à l'état de vœux pieux ou d'idées généreuses. À la commission qui allait élaborer le décret *Christus Dominus*, sa contribution a été, avec celle de Mgr Veuillot, d'une grande importance. Ce sont eux qui devaient prendre le relais de l'équipe Marella-Carli et sauver ce schéma dont l'élaboration n'avait pas tenu compte des évolutions intervenues au cours de la première période conciliaire. Ce sont eux, en somme, qui ont permis aux avancées du chapitre III du *De Ecclesia* de trouver leur expression concrète au plan de la charge épiscopale. À travers cette étude consacrée à Mgr Onclin, c'est en fait l'*iter* conciliaire en trois actes de *Christus Dominus* qui est ici développé. De ce récit, Grootaers tire quelques conclusions intéressantes aussi bien quant aux règles de travail des commissions conciliaires qu'au sujet de la rédaction d'un schéma. Le chapitre suivant est consacré à une figure moins connue sans doute, celle du professeur Dondeyne, philosophe et collègue de Philips, Cerfaux, Moeller, etc. On retiendra de lui ses contributions aux premières élaborations du schéma sur la tolérance religieuse et au schéma de Malines. Plus rebelle aux compromis que d'autres membres de l'équipe belge, il fera des adieux déçus à Vatican II à la suite de la discussion finale sur le mariage et la procréation.

La dernière section de ce chapitre est réservée à des figures des Pays-Bas. D'abord, Willem Visser'T Hooft, seule figure protestante de cet ensemble de portraits, « architecte » du Conseil œcuménique des Églises. Placé devant un concile imprévu, le Conseil œcuménique des Églises doit alors mettre au point une stratégie devant les nouvelles initiatives œcuméniques de Rome qui ne manquent pas de troubler l'équilibre alors atteint dans le mouvement œcuménique. Ce chapitre est suivi d'un autre portrait d'un œcuméniste hollandais, celui de Mgr Jan Willebrands. Pionnier de l'œcuménisme aux Pays-Bas, il parvient, bien avant le concile, à transformer une association apologétique en association œcuménique. Bras droit du cardinal Bea, Mgr Willebrands s'est avéré la cheville ouvrière du Secrétariat pour l'Unité et l'homme des missions délicates auprès des autres Églises, aussi bien à Genève qu'à Constantinople. Enfin, le dernier chapitre est consacré au cardinal Alfrink, plus spécialement au développement et à l'approfondissement de sa théologie de l'épiscopat entre 1959 et 1962. Texte à l'appui, Grootaers indique comment cet évêque a pris progressivement conscience de la fonction des évêques et de son rôle au plan de l'Église tout

entière, jusqu'à être le premier à formuler la suggestion d'établir auprès du pape un organisme permanent pour l'assister dans son rôle de vigilance à l'égard de toute l'Église.

Cet imposant ouvrage témoigne du parcours d'un chercheur infatigable. Œuvre d'un aîné, il ouvre des pistes aux plus jeunes qui voudront suivre ses traces. On a vu au passage que plusieurs questions méritent encore d'être travaillées et approfondies. Jan Grootaers laisse donc un héritage important dans les études sur Vatican II. Comme il l'indiquait dans son introduction, c'est à une autre génération de prendre le relais et de pousser plus loin ce qui est si brillamment entrepris.

7. Paul-Émile CHARBONNEAU, **Mettre le feu sur la terre.** Saint-Laurent, Québec, Éditions Fides, 2001, 127 p.

Il ne s'agit sans doute pas d'un grand livre, son auteur n'avait pas non plus la prétention de faire un grand livre. Il s'agit plutôt d'une parole directe d'un Père conciliaire qui devint évêque du diocèse de Hull en 1963, au moment où Vatican II battait son plein. Il s'agit de l'itinéraire, ou plutôt de la conversion jamais achevée d'un homme dont le premier versant de sa vie nous renvoie aux années préconciliaires et dont la deuxième moitié correspond aux années turbulentes de la réception de Vatican II. Cet opuscule, dont le style s'apparente à l'ouvrage publié l'an dernier par un autre jeune Père conciliaire (*Le chêne et la futaie*), dit les choses avec beaucoup d'humilité et de franchise. On est loin du langage ecclésiastique. Un petit livre qui n'apprendra pas beaucoup à l'historien, mais qui est rafraîchissant. Il indiquera au moins à celui qui essaie de comprendre les évolutions du catholicisme, quel type d'hommes ont fait Vatican II.

8. Salvatore M. PERRELLA, **I « vota » e i « consilia » dei vescovi italiani sulla mariologia e sulla corredenzione nella fase antipreparatoria del concilio Vaticano II.** Roma, Edizioni Marianum (coll. « Scripta Pontificiae Facultatis Theologiae Marianum », 47), 1994, 268 p.

Dans une conférence prononcée à Gênes le 20 novembre 1961, le cardinal Frings présentait ainsi les mouvements spirituels qui animaient l'Église à la veille de Vatican II : « Il y a d'une part, le mouvement marial [...]. Et, d'autre part, il y a le mouvement liturgique [...]. Le mouvement liturgique a, de plus, suscité de son côté une quantité d'autres mouvements : à sa suite on en est venu à une redécouverte de l'Église [...] puis, de là, à une redécouverte de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église [...] » (« Le concile et la pensée moderne », dans *La Documentation catholique*, février 1962, col. 266). Alors que les mouvements liturgique, biblique et œcuménique ont été reçus par le concile, le mouvement marial, qui avait connu un paroxysme au cours des années 1950, n'a pas connu une réception équivalente à Vatican II. Il est donc légitime d'étudier de manière plus attentive les motifs d'un tel état de chose. Certes, on pourrait faire l'hypothèse que cela tient largement au fait qu'aucune commission conciliaire n'était spécifiquement en mesure de faire aboutir le courant marial des années préconciliaires, comme cela a été le cas pour l'œcuménisme ou la liturgie. Ce fait, à lui seul, n'est pourtant pas suffisant pour expliquer ce qui a pu se passer. Il vaut donc la peine de reprendre le dossier et de l'examiner attentivement.

Le titre de l'ouvrage de Perrella nous laisse entendre qu'il reprendra la question à partir des *vota et consilia* des évêques italiens, ce qui semble prometteur. En effet, l'étude d'Angelo Giovanni Aiello (« I vota dei vescovi siciliani per il Vaticano II », dans *A venti anni dal Concilio. Prospettive teologiche e giuridiche*, Palermo, 1983, p. 95-106), celle de R.M. Della Rocca (« I "voti" dei vescovi italiani per il Concilio », dans *Le deuxième Concile du Vatican [1959-1965]*, École française de Rome, 1989, p. 119-137) et celle de M. Velati (« I "consilia et vota" dei vescovi italiani », dans M. Lamberigts et C. Soetens, *À la veille du Concile Vatican II. Vota et réaction en Europe et dans le catholicisme oriental*, Leuven, Bibliotheek van de Faculteit Godgeleerdheid, 1992, p. 83-

97) sur les *vota* des évêques italiens laissaient voir l'importance des *vota* mariologiques de cet épiscopat. Malheureusement, l'ouvrage de Perrella ajoute relativement peu de choses à ce que l'on savait déjà en raison du fait que l'auteur se disperse en abordant plusieurs questions et en traitant finalement assez superficiellement celle qu'il se proposait d'examiner dans son titre. Ainsi, il faut attendre le chapitre II (p. 47) avant que ne soit abordée la question des *vota* des évêques italiens, encore que ce ne soit que de manière générale. Il faut se reporter à la deuxième partie du volume (p. 81 et suiv.) avant que les *vota* mariaux soient abordés et le traitement que l'on fait de la question conduit à noyer l'analyse dans un ensemble qui la dépasse. Non seulement est-on surpris de l'extension de la période (on inclut les interventions conciliaires et post-conciliaires débordant ainsi jusqu'en 1988), mais l'analyse attentive des *vota* n'est pas conduite de manière systématique et méthodique. Même chose pour le chapitre V, qui traite des *vota* se rapportant à la question du titre de Marie comme corédemptrice. La place réservée à l'analyse elle-même des *vota* demeure assez mince. Le chapitre V (p. 229-250), se saisit enfin de manière plus systématique de l'objet propre annoncé dans le titre de cet ouvrage.

L'ambition de l'ouvrage était clairement annoncée dans le titre, mais à défaut d'avoir conduit son travail de manière systématique, l'auteur égare son lecteur sans le centrer sur l'objet propre de cet ouvrage : les *vota et consilia* des évêques italiens sur la mariologie et sur la corédemption au cours de la phase antépréparatoire du concile Vatican II. Dommage, car une étude de ce type est sans doute nécessaire pour comprendre un peu mieux le devenir de la mariologie dans l'Église catholique, évolution qui est au demeurant toujours en cours.

Actes de colloque

9. Peter HÜNERMANN, éd., **Das II. Vatikanum - christlicher Glaube im Horizont globaler Modernisierung.** Tome I, **Einleitungsfragen.** Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag (coll. « Programm und Wirkungsgeschichte des II. Vatikanums », 1), 1998, 272 p.

Cet ouvrage, qui regroupe 18 contributions, rassemble les actes d'un colloque organisé à Stuttgart, en 1997, sous les auspices de l'Université de Tübingen. Le souci premier de cet ensemble est de présenter une interprétation globale de Vatican II, non pas d'abord en examinant les textes qu'il a produits, bien que cela ne soit pas exclu, mais surtout en le situant sur un horizon plus large, celui de l'évolution du catholicisme et celui de l'évolution du monde contemporain au milieu du XX^{e} siècle. La première partie comporte un ensemble de réflexion qui permet de dégager cet horizon et de poser un certain nombre de réflexions méthodologiques en vue d'une interprétation de Vatican II. Deux contributions, l'une du sociologue allemand Franz-Xavier Kaufmann et l'autre du théologien italien Giuseppe Ruggieri, développent l'horizon sur lequel il faut situer Vatican II : un mouvement général tendant vers la modernisation et la globalisation et le passage de l'Église à une nouvelle conscience historique, celle d'être une « Église-monde ». Pour ces deux auteurs, Vatican II représente un moment de passage qui permet à l'Église catholique d'entrer dans une nouvelle expérience historique, passage si considérable qu'il représente un changement de paradigme équivalent au passage du christianisme du monde judéo-chrétien au monde pagano-chrétien. L'*aggiornamento* conciliaire permet donc à l'Église catholique ce passage ou ce déplacement et rend possible l'inscription du catholicisme dans une nouvelle situation historique. Avec Vatican II, l'Église catholique éprouve un moment de transition, sort d'une forme d'expérience historique (le catholicisme tridentin ou de contre-réforme) pour en embrasser une autre.

Les contributions qui suivent développent un ensemble théorique de questions relatives à l'interprétation de Vatican II. Les catégories d'« événement » et d'« expérience » sont mises à contribution, même si elles ne sont pas très élaborées ici. De même, P. Hünermann construit le rapport entre le « concile » (le fait de l'assemblée, sa portée et son enjeu) et les « documents » ou les « décisions » conciliaires. Tout en effet n'est pas dans les textes. Le fait qu'il y ait eu concile — au moment où, à la suite de J. de Maistre on croyait que le pilori pouvait suffire — est en soi porteur de signification. C'est donc le fait conciliaire, cette venue particulière en assemblée que l'historien doit interpréter et pas simplement un corpus de textes. Cette discussion peut sans doute être mise au dossier ouvert par le colloque de Bologne (1996) sur Vatican II comme « événement » et « décisions ».

Dans toute cette discussion sur l'interprétation de Vatican II, la partie la plus originale est sans doute représentée par les développements (Hoping et Hünermann) sur la pragmatique de Vatican II. À partir des catégories mises en avant par la sémiologie qui distingue entre la syntaxique, la sémantique et la pragmatique, Hünermann tente à nouveau ici de mettre en valeur une autre méthode d'interprétation de Vatican II, méthode qui, au-delà des textes eux-mêmes, s'intéresse à leur rapport au contexte ou à l'environnement. Autrement dit, on ne peut pas comprendre les textes conciliaires si on ne les met pas en rapport avec l'écho qu'ils ont trouvé ou les attentes que l'on exprimait à leur égard. L'interprétation des textes conciliaires commanderait donc la construction de cette dialectique entre textes conciliaires et monde contemporain.

La deuxième partie de l'ouvrage veut précisément construire la dialectique entre le monde contemporain et le concile. On procède ici à partir des grandes aires culturelles auxquelles s'adresse ce concile de l'« Église-monde ». G. Alberigo ouvre cette réflexion en présentant Vatican II sur l'horizon du changement culturel en Europe, suivi de J.O. Beozzo qui inscrit le concile dans le cadre des évolutions en Amérique latine. J.A. Komonchak, pour sa part, à partir de la figure de John Courtney Murray, construit la dialectique entre Vatican II et la culture nord-américaine. Cette deuxième partie se termine avec des contributions qui vont dans le même sens, pour l'Afrique et l'Asie, cette fois.

La grande originalité de cet ouvrage est de vouloir faire une percée dans le domaine de l'interprétation de Vatican II. Si cet essai à partir de la pragmatique ne convaincra pas tout le monde en raison de sa nouveauté et de son caractère non conventionnel dans ce domaine, il mérite une grande attention. Cela ouvre de nouvelles perspectives et représente probablement une nouvelle étape de la recherche sur Vatican II. Sans délaisser le terrain de l'histoire, on dépasse ici les études historiques sur Vatican II et les théologiens reprennent la parole sans pour autant recourir au genre « commentaires des textes conciliaires », genre qui avait été le plus courant au cours des années 1970. Ici, dans le cadre d'interprétation qu'est la pragmatique, se situe l'histoire comme lieu théologique qu'il faut interroger pour donner sens et portée au texte. Cet ouvrage ouvre certainement un nouveau champ de recherche qui mérite d'être exploré.

Il faut noter l'existence d'un deuxième tome, que nous ne recenserons pas ici du fait qu'il est moins immédiatement lié aux études sur Vatican II. Ce deuxième tome, *Antimodernismus und Modernismus in der katholischen Kirche. Beiträge zum theologegeschitlichen Vorfeld des II. Vatikanums*, contribue à situer Vatican II sur un horizon plus large de l'histoire du catholicisme, dans la sortie de l'antimodernisme qui avait marqué toute la première moitié du XX^{e} siècle.

Synthèses

10. G. ALBERIGO, dir., **Histoire du Concile Vatican II (1959-1965).** Tome III, **Le concile adulte. La deuxième session et la deuxième intersession (septembre 1963-septembre 1964).** Louvain, Peeters Publishers ; Paris, Les Éditions du Cerf, 2000, 610 p.

Après que le premier volume de l'histoire de Vatican II nous ait offert une reconstruction historique de la préparation du concile et que le deuxième ait fait état des premiers pas de l'assemblée conciliaire et de la seconde préparation au moment de l'intersession de 1963, voilà que le troisième volume nous présente un nouveau moment de Vatican II, en fait un nouveau départ, sous la direction d'un nouveau pape, Paul VI. Comme le suggère Alberto Melloni dans le premier chapitre de ce troisième volume, Paul VI n'avait pas seulement à entrer dans son nouveau rôle de pape, mais également à apprendre à exercer le pontificat au moment où un concile était en cours. Tout son art consistait à arriver à se situer lui-même dans cette dynamique lancée par son prédécesseur et qui avait nécessité non seulement une seconde préparation, mais qui exigeait de nouveaux aiguillages et beaucoup d'ajustements. Apparemment, la révision du règlement et la nomination de quatre modérateurs (légats) devaient représenter les innovations les plus importantes. Toutefois, le premier débat, celui sur le *De Ecclesia*, devait montrer clairement que la plus grande nouveauté était peut-être ailleurs. En effet, les évêques qui se retrouvaient à Rome pour cette deuxième période ne faisaient pas simplement reprendre les travaux interrompus au mois de décembre 1962. Ils revenaient à Rome dans un esprit différent, avec une nouvelle conscience de leur rôle, une liberté de parole qu'ils n'avaient pas douze mois plus tôt, et appuyés par une organisation (secrétariat, groupe d'experts, activités, coordination) beaucoup plus efficace.

La question ecclésiologique, au centre du discours d'ouverture de Paul VI, devait occuper le devant de la scène, tant et si bien que tous les autres développements (sur les missions, les laïcs, la révélation, la Vierge Marie, et jusqu'au *De Iudaeis*) semblaient dépendre de cette première discussion. A. Melloni montre combien cette première discussion est en quelque sorte un test pour le concile. Au-delà des contenus eux-mêmes, cette discussion indique les limites du concile et ses difficultés à dépasser certaines limites. D'une part, le vote d'acceptation du nouveau schéma comme base de discussion n'a pas simplement pour conséquence de couper les ponts avec le schéma préparatoire, mais il fixe en quelque sorte la limite du renouveau. Ainsi, plusieurs demandes de modification devront désormais emprunter le chemin des amendements et ne représenter que des corrections mineures à un texte dont la perspective est désormais fixée. Ce n'est donc plus que par ajouts ou retouches que le schéma pouvait encore évoluer, mais il n'était plus possible de penser à nouveau frais l'ecclésiologie. Même si celui-ci comportait plusieurs éléments nouveaux (l'Église comprise comme mystère qui se déploie suivant une économie trinitaire dans le cadre d'une histoire du salut dans son rapport avec le Royaume ; l'Église conçue comme peuple de Dieu ; etc.), son économie d'ensemble était maintenant fixée. Aussi, ce n'est pratiquement que sous mode de juxtaposition que la perspective communionnelle, centrale dans le schéma chilien, allait prendre sa place dans le *De Ecclesia.* Le débat sur ce schéma capital montre également les limites de la nouvelle procédure. Si les évêques eux-mêmes font preuve d'une grande organisation et si les groupes informels, y compris le *Coetus internationalis patrum* qui connaît une vie embryonnaire, réussissent à coordonner leurs efforts autrement dispersés, les organismes prévus au règlement semblent évoluer dans un flou propre à paralyser leur action. Cela sera patent au moment du débat sur la collégialité qui durera pendant neuf congrégations générales (119 discours) et que les modérateurs ne parviennent pas facilement à débloquer. Ici, comme l'écrit Melloni, « ce n'est pas une formule que l'on craint, mais une expérience » (p. 76). En effet, si l'on en venait à substituer

l'autorité de l'assemblée à celle de la commission présidée par le secrétaire du Saint-Office, on aurait alors pratiquement fait la démonstration de l'autorité de l'assemblée des évêques, autorité concurrente à celle de la *suprema*, organe dont certains confondent l'autorité avec celle du Pontife. Annoncé le 15 octobre, le vote d'orientation n'aura finalement lieu que le 30 octobre. Melloni retrace non seulement l'élaboration des cinq questions, mais montre également la concurrence des pouvoirs et des influences au cours de cette quinzaine cruciale. Dans les faits, les choses ne sont pas si simples qu'on voudrait le croire et les schémas manichéens ne résistent pas. Le rôle de Tisserant, par exemple, est bien mis en lumière, de même que ceux de Felici et de Cicognani. On n'a pas d'un côté les modérateurs et l'assemblée et, de l'autre, la Curie et le Secrétaire général du concile, le Secrétaire d'État, le Conseil de présidence et les modérateurs. Les équilibres sont plus complexes et le jeu de bascule plus subtil. Si le vote du 30 octobre semble débloquer pour de bon la situation, les jeux sont loin d'être faits. Le grand mérite de ce premier chapitre est justement de montrer toute la complexité du jeu conciliaire où plusieurs questions interviennent à la fois et se croisent et où les acteurs évoluent comme des funambules, toujours en équilibre instable. Au centre de ce jeu émerge la figure de Paul VI dont tout l'art est de ne donner à aucun des joueurs tout le pouvoir et de se réserver les arbitrages finaux.

Le chapitre II, « évêques et diocèses », présente le débat sur le *De episcopis* (5-15 novembre 1963). Il s'agit sans doute d'un passage crucial du concile. En effet, après la discussion serrée sur le *De Ecclesia* et le vote du 30 octobre sur la sacramentalité de l'épiscopat et la collégialité, le concile avait une autre tâche : exprimer ces principes au plan des pratiques et de la vie ecclésiale. J. Famerée fait le récit de ce débat où s'exprime farouchement la résistance à toute évolution du régime concret de l'Église au nom de la défense de la souveraineté du ministère pétrinien qui ne doit pas être affaibli. Non seulement la valeur du vote du 30 octobre est-elle déniée, mais la « commission croupion » dirigée par Carli et Marella évolue dans l'ignorance des acquis du *De Ecclesia* et des autres membres de la commission qui sont tenus à l'écart. Quatre questions retiennent surtout l'attention au cours de ce débat : l'origine des pouvoirs des évêques ; l'association des évêques au gouvernement de l'Église tout entière ; les rapports entre les évêques et la Curie ; le fondement et l'autorité des conférences épiscopales. Dans tous les cas, la minorité fait efficacement barrage, même si les assauts des coryphées de la majorité semblent triomphants. En effet, en tirant l'assemblée dans des positions extrêmes, la minorité a réussi à situer le compromis sur un terrain qui ne promettait pas de grandes avancées. Sur toutes les questions en jeu, le concile s'acheminait vers des résultats en demi-teintes. Prise par surprise au cours de la première période, la minorité s'était ressaisie. Elle était désormais cohérente et combative. Elle avait une stratégie claire (agir sur les organes directeurs du concile) et elle était bien organisée. J. Famerée consacre d'ailleurs quelques pages (190-195) au *Coetus internationalis patrum* qui fédère cette opposition et constitue un véritable catalyseur de la minorité. Le *Coetus* avait des soutiens importants dans les divers organes directeurs du concile. Le concile risquait la paralysie en raison de la distorsion de plus en plus nette entre une assemblée qui semblait ouverte à la réforme et des organes directeurs où la minorité était sur-représentée. Bien plus, la majorité qui avait fait front commun sur la question de la collégialité se présentait ici en rang dispersé. Seule l'interconférence, dont le rôle important au cours de cette période n'est pas beaucoup mis en valeur, pouvait encore jouer un rôle de coordination car, désormais, les grands cardinaux jouaient chacun leur partition, suivant leurs stratégies et leurs calculs politiques. Peut-être que ce chapitre ne montre pas assez clairement à quel point le concile s'est joué au cours de ce débat. Désormais, le concile s'acheminait vers la proposition d'une collégialité (émasculée-stérile ?), c'est-à-dire sans véritable expression juridique. Si la minorité pouvait consentir, à son corps défendant, à offrir une victoire à la majorité sur le principe de la collégialité,

elle s'empressait du même souffle de la vider de son contenu et d'en limiter la portée. Il s'agissait bien, comme on l'a dit alors, d'une victoire à la Pyrrhus.

À la suite de cette discussion épuisante et frustrante, on en revient au Décret sur les communications sociales (p. 195-210). Introduit à la première période comme un interlude, après la discussion passionnée sur le *De fontibus*, ce décret subit à nouveau un pareil sort. Sa discussion représente un moment de détente ou un relâchement de la tension après les débats sur le *De Ecclesia* et le *De episcopis*. À nouveau, cette situation ne permit pas un débat approfondi de la question. Trop tard cependant on s'aperçut de la banalité du propos, du moralisme du schéma et de la place insignifiante qu'on y faisait aux laïcs. De plus, on était alors vivement préoccupé d'aboutir et les Pères étaient soucieux de pouvoir offrir à l'Église, à la fin de cette seconde période, un résultat tangible de leurs travaux. On choisit donc de voter ce « mauvais » décret, quitte à renvoyer à une commission postconciliaire, chargée de rédiger une instruction qui poursuivrait la réflexion, les commentaires les plus pertinents des Pères. Le concile adoptait donc une ligne de conduite qui allait être déterminante pour la suite des choses : laisser à des commissions postconciliaires le soin de régler des questions qu'il n'avait pas lui-même résolues. On s'acheminait du coup vers un concile inachevé. Les conséquences de ce choix ne sont sans doute pas suffisamment analysées ici, mais l'on sait aujourd'hui à quel point ce choix aura été déterminant. À la lecture des chroniques de Congar dans les *ICI*, on s'aperçoit cependant que l'on était conscient, dès 1963, de la portée de ce choix, même si l'on n'en mesurait pas encore toutes les conséquences.

Le chapitre III, « Vers la réforme liturgique », est sans doute le plus décevant du volume. La première partie est consacrée aux scrutins pendant la deuxième période, scrutins qui vont du 4 octobre au 25 novembre. Cette trentaine de pages, où Kacynski suit au pas à pas le déroulement des votes, donnant pour chacun son résultat, réussit à nous faire partager le caractère fastidieux de toute cette opération, nous permet de prendre la mesure du caractère fort technique des discussions en commission et des *modi* avancés par les Pères, et nous fait éprouver la résistance persistante à la réforme liturgique, notamment celle du président de la commission, le cardinal Larraona. La deuxième partie du chapitre (p. 246-251) constitue une réflexion sur la signification de la constitution liturgique. Ce propos, qui s'éloigne sensiblement du genre historique, représente pour ainsi dire un hors-d'œuvre dans cet ouvrage. Enfin, la troisième partie, qui s'intéresse au début de la réforme, en plus de dépasser le cadre chronologique retenu dans cet ouvrage pour aborder des questions contemporaines, pense les choses seulement à partir de Rome. Cela est d'autant plus étonnant que, dans les pages précédentes, l'auteur n'avait pas ménagé ses efforts pour nous expliquer que la grande nouveauté de la réforme, c'était de confier un pouvoir d'initiative plus large aux autorités territoriales locales (conférences épiscopales) en matière liturgique. Pourtant, le matériel abonde si l'on veut comprendre l'activité des conférences épiscopales au moment de la première réception de la constitution sur la liturgie. Ici, hormis une lettre pastorale des évêques d'Allemagne (p. 262), on passe complètement sous silence les initiatives des divers épiscopats. Même si cela déborde la période couverte par ce troisième volume, on présente cependant de manière convaincante, mais sans relier ces faits à ce qui a été dit dans le chapitre précédent au sujet des relations entre les évêques et la Curie, la création du *Consilium ad exsequendam Constitutionem de sacra liturgia* et ses relations difficiles avec la Congrégation des rites dont les compétences n'avaient pas été abrogées. Cet épisode mérite une attention particulière du fait qu'avec la Constitution sur la liturgie, on est à même de créer un modèle capable de servir pour la réception de tous les textes conciliaires et que cette première réforme peut servir de test pour les relations à venir entre les évêques et la Curie. Or, on le voit nettement, dès l'approbation de la constitution, la tentation est grande, de la part de la Curie, de reprendre ses droits et de diriger désormais la réception du concile. Plus important encore le décevant *motu proprio Sacram liturgiam* qui n'allait pas assez loin au goût de plusieurs évêques

et qui, pire encore, modifiait l'article 36,4 de la Constitution sur la liturgie en ce qui a trait aux compétences des autorités ecclésiastiques territoriales. On le voit, les questions qui étaient débattues au moment de la discussion sur le *De episcopis* semblaient déjà entendues. Au moment où se mettaient en marche la réforme liturgique, malgré la création du *Consilium*, la Congrégation des rites tentait de reprendre ses droits, se réservant celui de donner les indults permettant par exemple l'usage de la langue vulgaire au cours de la messe et de l'office divin. Bien plus, en confiant à Rome l'approbation de toutes les traductions, on affaiblissait la doctrine de la Constitution sur la liturgie, on portait atteinte à l'autorité du concile et on ouvrait la voie à une réception centralisée de la réforme.

Le chapitre IV intitulé « L'engagement œcuménique de l'Église catholique » couvre en fait plusieurs matières. La première partie (p. 287-328) est toute consacrée à l'œcuménisme : le débat *in aula*, la discussion sur les problèmes délicats que sont la liberté religieuse et les rapports de l'Église catholique avec la communauté juive, le rôle influent des observateurs non catholiques au concile. Cette présentation de C. Soetens met bien en lumière les difficultés mises en évidence par cette discussion : non seulement on avait encore affaire à une diversité difficilement conciliable de tendances, mais il y avait surtout les difficultés inhérentes aux avancées sur ces questions relativement nouvelles pour plusieurs Pères, la complexité d'un débat qui engage également des aspects politiques, mais aussi la paralysie des divers organismes directeurs du concile. En effet, le schéma sur l'œcuménisme, qui résultait d'un compromis entre ce qui avait été élaboré par la Congrégation orientale, le Secrétariat pour l'Unité et la doctrinale, introduisait dans le concile des tensions si fortes qu'il était menacé de paralysie au moment où l'autorité des modérateurs faisait défaut. Il est clair, là aussi, que la doctrinale ne veut pas laisser aller son statut de *suprema* ni laisser quelque initiative que ce soit au Secrétariat, nouveau venu, qui n'a pas encore assimilé la culture curiale. La deuxième partie de ce chapitre aborde justement la question de l'organisation et de la direction du concile. Il y a d'une part le problème des rapports entre les différents organes directeurs du concile et entre l'assemblée et les commissions. Dans le dernier cas, c'est surtout l'initiative des modérateurs que l'on veut limiter alors que le tandem Cicognani-Felici s'impose de plus en plus. On le voit, malgré tous les efforts en sens contraire, c'est donc une direction curiale qui s'impose de plus en plus au concile. Dans la question du rapport entre commission et assemblée, c'est avant tout la doctrinale, dont la direction est opposée au renouveau promu par le concile, qui est visée. C'est elle qui, par de multiples recours à la procédure, ralentit sans cesse les travaux. Elle n'est cependant pas la seule. On a vu combien les 85 scrutins sur la Constitution sur la liturgie avaient fini par exaspérer l'assemblée. Malgré les nombreux recours des Pères en faveur d'un renouvellement des commissions, Paul VI optera pour une solution de compromis : l'élargissement des commissions et l'élection d'un vice-président et d'un secrétaire adjoint. La direction des commissions demeure donc, fait nouveau dans l'histoire des conciles, entre les mains des chefs des dicastères.

On l'a vu, la question qui unifie cette deuxième période et cet ouvrage est bien la vision que se font les uns et les autres de l'Église, en particulier du rapport entre le pape et les évêques, mais plus directement encore au sujet de la situation de la Curie en regard de la primauté, de la collégialité des évêques et des pouvoirs qui appartiennent en propre aux évêques. Tout au long de cette deuxième période, un bras de fer est engagé entre évêques et Curie. Cela ne se manifeste pas simplement lors du débat sur le *De episcopis*, mais cette question est récurrente également dans les chapitres III et IV.

Le très long chapitre de E. Villanova aborde l'intersession qui marque, en quelque sorte, comme l'écrira G. Alberigo dans la conclusion de l'ouvrage, le commencement de la conclusion du concile. En effet, les pressions étaient de plus en plus fortes pour parvenir rapidement à sa conclu-

sion. Le plan Döpfner, autour duquel se structure la première partie de ce chapitre, exprime clairement ce souci d'en finir. Pour des raisons différentes, plusieurs Pères semblaient enclins à adopter l'hypothèse curiale d'un concile court et qui ramènerait l'Église catholique à son régime normal où le gouvernement centralisé ne serait pas perturbé par l'invasion de l'*urbs* par l'*orbis*. À un autre titre, le concile allait aussi vers sa conclusion car, avec l'approbation de la Constitution sur la liturgie, on entrait dans la période de réception de Vatican II. La deuxième partie du chapitre sur l'intersession 1963-1964 est consacrée aux Églises locales. Il s'agit là d'une partie très heureuse de ce volume qui élargit la conception de Vatican II. Paradoxalement, pour un concile qui traite beaucoup des Églises locales, l'ensemble des études sur Vatican II néglige généralement de construire la dialectique entre les péripéties romaines et les développements dans les diverses Églises locales. Cet heureux regard sur les Églises locales fait appel à d'autres sources, notamment aux « innombrables lettres pastorales — dont il faudrait analyser les prises de position, les influences, les sources, les situations [...] » (p. 504). Ces sources, auxquelles il faut ajouter la presse, le « journalisme épiscopal », sont souvent trop méprisées.

Ce troisième tome de l'histoire de Vatican II, hormis le chapitre sur la réforme liturgique, est à la hauteur des deux premiers, même si le regard sur les Églises locales n'occupe que la partie congrue. On tient encore le pari de présenter la complexité de la vie conciliaire, même si, ici ou là, on pourra regretter que certaines sources ne soient pas mises en œuvre (les archives Larraona, par exemple ou celles de la conférence des vingt-deux). Ces sources auraient sans doute permis d'intégrer d'autres points de vue, même si la reconstruction historique demeure crédible et les sources mises en œuvre sont nombreuses, excepté le chapitre sur la liturgie qui est trop dépendant des seules sources allemandes.

11. J.-M. MAYEUR, C. et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD, **Histoire du christianisme.** Tome 13, **Crises et renouveau (de 1958 à nos jours).** Paris, Desclée, 2000, 802 p.

S'il n'y a pas de « rupture absolue en histoire » (p. 19), ce dernier volume de la série de l'*Histoire du christianisme* (si l'on excepte le volume d'index et de synthèse à venir) indique bien que le christianisme entre, au début des années 1960, dans une nouvelle saison de son existence bimillénaire. Si la fin des années 1950 et le début des années 1960 correspondent pour les catholiques à un nouveau pontificat et aux années du concile, entreprise dont la portée dépasse la simple Église romaine (p. 9), cette période représente pour l'historien un temps propre, marqué par un climat d'optimisme et une croissance remarquable dans le monde atlantique, la décolonisation et la montée des peuples du tiers-monde et une première recherche de coexistence entre les deux blocs. Ce sont là les grands déterminants qui structurent ce volume qui fait état des crises et du renouveau (ou des renouveaux) qui ont marqué le christianisme au cours du dernier demi-siècle.

D'une certaine manière, on pourrait dire que l'ombre de Vatican II plane sur l'ensemble du volume, lui fournissant en partie sa structure. En effet, toute la première partie, « Le temps de l'*aggiornamento* » est consacrée au concile. Dans la deuxième partie, « Les Églises catholiques et protestantes : crises, mutations, recomposition », l'effet concile revient presque à chaque chapitre : celui consacré à la papauté après le concile, ceux consacrés à l'œcuménisme, aux débats théologiques, aux cadres de vie ecclésiale (femmes, laïcs et prêtres dans la vie de l'Église ; institution paroissiale), aux formes de religiosité (appartenance et pratique religieuses, identité confessionnelle, réforme liturgique, religiosité populaire et nouvelle sensibilité religieuse), aux rapports des Églises aux sociétés (montée de l'éthique et relations internationales de l'Église catholique) et à la mission. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : les crises, le renouveau et la recomposition qui marquent ces trois décennies qui ont suivi Vatican II ne sont toutefois pas simplement liés à Vatican II puisqu'ils

participent largement de l'esprit du temps marqué par un affect anti-institutionnel et une « contestation intellectuelle, morale, sociale, politique » (p. 125).

La présentation du devenir du catholicisme au cours de ces 30 années qui « se prêtent difficilement à la périodisation » (p. 11) vaut surtout pour les Églises du Nord, ce qui commandait une troisième partie consacrée aux Églises de l'Est, du Sud et de l'Asie. Là aussi se conjuguent et se joignent l'effet concile et les grands mouvements de l'histoire contemporaine.

Je m'attacherai ici seulement à examiner plus en profondeur les cinq premiers chapitres consacrés à Vatican II. Roger Aubert, qui nous avait offert, il y a quelques années, une synthèse sur Vatican II (voir *Storia della Chiesa. La Chiesa del Vaticano II [1958-1978]*), s'associe cette fois à C. Soetens pour nous présenter en cinq courts chapitres les années conciliaires qui ont permis au catholicisme, non sans soubresauts, de vivre une transition et d'entrer dans une nouvelle époque. S'il ne s'agit pas exactement d'une reprise de la version italienne, la structure de cette présentation demeure la même et l'organisation des idées suit de près la version italienne, avec en plus un court chapitre consacré à l'œcuménisme. Le premier de ces chapitres est consacré à la préparation du concile : son annonce et les réactions qu'elle suscita ; sa phase antépréparatoire avec les consultations des évêques et des universités ; les travaux des commissions préparatoires ; et les tout premiers jours du concile. Les deux professeurs de Louvain suggèrent finement que la période préparatoire, que l'on juge souvent de manière univoque, laissait entrevoir des germes de renouveau. D'une part, de la masse des *vota*, qui ne faisaient pas preuve d'un véritable renouveau théologique, se dégageait un esprit pastoral qu'on ne saurait négliger. Il y avait un véritable souci d'adaptation ou d'ajustement à un nouveau contexte (et pas simplement dans le domaine liturgique), mais tout cela s'exprimait encore en mode mineur avec le soin de ne pas choquer. Les timides remises en question des règles, normes et coutumes, si elles ne redessinaient pas une nouvelle figure de l'Église catholique et de sa mission, procédaient d'un esprit pastoral et d'un sens des réalités. D'autre part, la dynamique inaugurée à la Commission centrale préparatoire (et dans une moindre mesure dans les autres commissions préparatoires) qui réunissait des évêques de 57 nations allait commencer à produire, dès le mois de mai 1962, un résultat étonnant. Elle a été le lieu de formation d'une nouvelle conscience chez les évêques qui découvraient les diverses conditions dans lesquelles l'Église devait maintenant évoluer ; conscience également de leur responsabilité dans le gouvernement de l'Église ; et conscience de leur poids relatif face à la Curie lorsqu'ils sortent de leur isolement et agissent ensemble, « collégialement ». Avant même l'ouverture de Vatican II, un groupe d'évêques avaient appris à parler librement, à s'exprimer librement et à faire entendre des points de vue différents de ceux des cardinaux de la Curie, et à nouer entre eux des solidarités qui allaient bientôt s'avérer capitales. On a là une deuxième clé si l'on veut comprendre ce qui se passera au cours de l'automne 1962. Comme je l'ai déjà indiqué, le renversement de tendance ne commence pas en octobre ou novembre 1962, mais probablement en avril ou mai de cette année-là. Par ailleurs, le travail de nouveaux organismes, notamment du Secrétariat pour l'unité, vient aussi brouiller les cartes et il est exact, malgré tout, qu'il « n'y avait pas coïncidence totale entre le travail des dicastères romains et celui des commissions préparatoires » (p. 23). Si la brèche ouverte était encore bien petite, on ne réussirait pas ensuite à la refermer. Le processus de déprise du contrôle de la Curie sur le gouvernement de l'Église catholique était amorcé et le tort des gens de la Curie, c'est de ne pas en avoir pris toute la mesure. À ces deux facteurs, il faut ajouter les interventions de Jean XXIII qui, sans entreprendre d'action décisive pour donner une orientation et un programme au concile, n'en suggérait pas moins une direction. Ces invitations du pape recueillaient une large audience chez les fidèles et chez plusieurs évêques et réveillaient des attentes refoulées ou dormantes. L'avenir du concile se jouait également là et, comme c'est souvent le cas, on n'y prête peut-être pas suffisamment attention ici. Quelque chose avait bougé dans les diocèses et les évêques arri-

vaient à Rome en 1962 avec des dispositions différentes de celles avec lesquelles ils avaient accueilli l'annonce du concile en janvier 1959. L'écho que la préparation du concile avait trouvé chez leur diocésain leur faisait envisager de manière un peu différente les exigences du temps. Bref, lors de l'ouverture du concile, tout n'était pas joué, tant s'en faut. Toutefois, le mouvement des idées, encore feutré, était déjà bien amorcé si bien que le renversement que l'on observera lors de la première période ne sera pas complètement subit, mais confirmera ce qui déjà s'engage à la fin de la période préparatoire.

Le chapitre deuxième présente l'assemblée conciliaire, sa composition et son fonctionnement. Il s'agit d'une assemblée gigantesque, par le nombre de Pères, d'experts, d'observateurs, d'auditeurs, de journalistes et de *minutanti* de toutes sortes. Assemblée gigantesque, mais aussi assemblée complexe dans sa composition et qui ne se laisse pas réduire facilement à quelques catégories simples. Les auteurs font pertinemment remarquer qu'il ne « faut pas exagérer la cohésion de cette majorité » (p. 36) qui est à géométrie variable et qui ressemble à cet égard à la minorité dont les contours sont flous, si l'on excepte un solide noyau dur. Les auteurs font également état du poids de l'Europe, poids numérique, mais également poids théologique, même si l'Europe était loin de parler d'une seule voix. Comme je l'ai signalé ailleurs, je me demande même si ce poids de l'Europe n'a pas été servi par le calendrier des travaux conciliaires qui ne favorisait pas la participation à parité d'évêques non européens. De plus, il faut prendre en compte la composition, avant le concile, de réseaux européens, avantage dont ne bénéficiaient pas les Non-Européens. Enfin, l'histoire de Vatican II finit par laisser dans l'ombre le fait que la direction du concile (modérateurs, direction du secrétariat général et présidence de la commission de coordination) a été confiée exclusivement à des cardinaux romains ou européens. Si « on avait pour la première fois dans l'histoire une assemblée vraiment mondiale, les évêques européens ne représentant plus qu'un tiers de l'ensemble » (p. 32), au plan des organes directeurs, on n'est pas encore passé à une « Église-monde ». Cette assemblée connaissait également des sous-regroupements, notamment les conférences épiscopales, les congrégations religieuses et de nombreux groupes informels. Ce sont peut-être là les lieux les plus importants de travail et de débat conciliaire pour la majorité des Pères, chose qu'on ne souligne pas suffisamment ici. Quant aux Nord-Américains, c'est peut-être au plan du développement de l'information au concile que leur contribution a été la plus grande.

Le troisième chapitre présente de manière synthétique le déroulement du concile, reprenant les choses suivant la trame chronologique, période après période. Ce qu'on retiendra de cette reconstruction c'est sans doute l'appréciation nuancée du rôle de Paul VI dans les travaux des deuxième, troisième et quatrième périodes du concile. Le quatrième chapitre, fort bref (5 pages) veut mettre en relief la portée œcuménique de Vatican II, concile dont la signification débordait largement la seule Église catholique. Ce chapitre tente de dégager la « valeur d'œcuménicité » de Vatican II en mettant en relief le rôle important joué par le Secrétariat pour l'unité des chrétiens et celui, non moins important, tenu par les observateurs non catholiques. À cela, on ajoute la dimension œcuménique de certains schémas, notamment la constitution sur l'Église et la déclaration sur la liberté religieuse. Il me semble qu'on aurait également dû ajouter la note œcuménique du *De Revelatione* et l'interaction entre son élaboration et l'assemblée mondiale de Foi et Constitution à Montréal (1963), qui devait clarifier la relation entre Écriture et Tradition et distinguer diverses acceptions du concept de tradition. Cette quatrième assemblée mondiale de Foi et Constitution, la première à se tenir dans une ville à majorité catholique et le premier événement du genre auquel prenait part un cardinal de l'Église romaine, demeure un des événements majeurs de la première intersession, même si la réélaboration des schémas et le changement de pontificat laissent souvent dans l'ombre cet événement qui permit des avancées qu'on ne pouvait anticiper encore en novembre 1962.

Le dernier chapitre, sur les résultats de Vatican II, semble à première vue, en raison de sa structure (I. Les textes ; II. Les organismes ; III. Premiers résultats), considérer que le concile a d'abord et avant tout produit des textes. La conclusion de ce chapitre corrige toutefois cette impression, notant que « si les théologiens ont tendance à ne retenir d'un concile que les textes qui en sont issus, les historiens savent qu'un concile est aussi un événement » (j'ajouterais que les théologiens le savent généralement aussi !). Cette conclusion est également importante puisqu'elle ré-insiste sur le fait que, malgré leur ambiguïté, on ne peut occulter l'orientation généralement novatrice de ces textes qui abordent des sujets qui n'avaient pas été traités jusque-là par les conciles généraux (la liberté religieuse, les rapports de l'Église catholique avec les religions non chrétiennes, le dialogue œcuménique, la théologie des réalités terrestres, etc.) ou qui tiennent des positions neuves (souvent traditionnelles) sur des sujets débattus et dont les orientations déplacent les équilibres acquis aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Enfin, cette conclusion met en avant un autre concept, celui de « l'inspiration » (p. 119) de Vatican II, concept également utilisé par André Naud dans son introduction à la réédition récente des documents conciliaires. Faut-il comprendre que l'expression « inspiration de Vatican II » est une autre manière de traduire « l'esprit du concile », expression aujourd'hui soupçonnée et que refusent d'adopter les deux historiens louvanistes ? Il ne faut pas conclure trop vite, mais le contenu de l'expression mériterait d'être précisé. Par ailleurs, en plus des textes (décisions) et de l'événement, J. Komonchak a avancé à plusieurs reprises le concept d'expérience, c'est-à-dire la transformation, chez les évêques, les experts et les observateurs, qui résulta de leur participation aux travaux conciliaires. Cette expérience transformatrice qu'a été pour eux le concile a fait que les choses n'allaient jamais plus être les mêmes par la suite. À cela, je suis tenté d'ajouter une quatrième catégorie, celle des représentations. À travers l'activité conciliaire, l'Église s'est mise en scène ; elle s'est donnée à voir et cette représentation a été grossie et répercutée par les médias. Elle a été perçue comme lieu d'échange, de discussion et de débats ; lieu où des positions innovatrices prenaient le dessus sur des positions sclérosées. L'analyse de la presse montre à quel point ces représentations sont dominantes, au point que l'on puisse affirmer qu'on assiste, au cours de Vatican II, au développement d'une « culture conciliaire », comme les historiens des représentations véhiculées dans les médias au cours des grands conflits mondiaux ont pu parler d'une « culture de guerre ». Les catholiques, dont la plupart n'ont pas lu les textes conciliaires, ont réappris ce qu'était l'Église à partir de sa mise en scène conciliaire et des représentations que leur fournissaient les médias. Au terme de ces quatre années d'assises conciliaires, leur conception de l'Église s'était modifiée et leur compréhension de ce qu'est un pape, un évêque, un protestant, etc. avait considérablement évolué. Cela ne venait ni des textes conciliaires, ni de l'inspiration, ni de leur expérience du concile, mais des nouvelles représentations que cet événement mettait en circulation. Ce catholique moyen a été par la suite surpris de voir que ses nouvelles représentations de l'Église ne correspondaient pas à la réalité qu'il retrouvait dans sa propre Église où la discussion n'était pas toujours possible et où les positions du passé ne pouvaient faire place aux idées réformatrices. Tout un travail reste donc à faire sur les représentations générées par l'événement conciliaire lui-même et ce travail n'est possible que si l'on prend au sérieux non seulement les textes conciliaires eux-mêmes, le déroulement du concile et l'expérience des Pères, mais aussi les médias qui représentent pour l'ensemble des fidèles les plus puissants médiateurs de l'événement conciliaire.

Articles ou chapitres d'ouvrages collectifs

ALBERIGO, Giuseppe, « Il concilio Vaticano e le trasformazioni culturali in Europa », *Cristianesimo nella Storia*, 20 (1999), p. 383-405.

ALBERIGO, Giuseppe, « Fidelidad y creatividad en la recepción del Vaticano II. Criterios hermenéuticos », *Siglos*, XX, 48, 2 (2001), p. 4-15.

BEOZZO, José Oscar, « Dom Helder Camara e o Concilio Vaticano II », dans *Helder, O Dom. Uma vida que marcou os rumos da Igreja no Brasil*, Petrópolis, Editora Vozes, 1999, p. 102-111.

BURIGANA, Riccardo, « Il magistero episcopale tra Roma e Firenze. La partecipazione di Ermenegildo Florit al Concilio Vaticano II », *Vivens Homo*, 11, 1 (2000), p. 263-300.

BURIGANA, Riccardo et Gilles ROUTHIER, « La conversion œcuménique d'un évêque et d'une Église : Le parcours œcuménique du cardinal Léger et de l'Église de Montréal au moment de Vatican II. I. Les premiers ébranlements », *Science et Esprit*, 51, 2 (2000), p. 171-191.

BURIGANA, Riccardo et Gilles ROUTHIER, « La conversion œcuménique d'un évêque et d'une Église : Le parcours œcuménique du cardinal Léger et de l'Église de Montréal au moment de Vatican II. II. L'engagement résolu », *Science et Esprit*, 52, 3 (2000), p. 293-319.

DECLERCK, Leo, « Le cardinal L.-J. Suenens et le chapitre sur le mariage du schéma XVII (XIII) », *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 76 (2000), p. 445-464.

FAGGIOLI, Massimo, « Enrico Bartoletti e il Concilio Vaticano II », *Ecumenica Civitas*, 0 (2000), p. 80-104.

FATTORI, Maria Teresa, « La commissione de fidelium apostolatu del concilio Vaticano II e la redazione del decreto sull'apostolato dei laici (settembre 1962-maggio 1963) », *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, 53 (1999), p. 447-484.

KOMONCHAK, Joseph, « Vatican II as an 'Event' », *Theology Digest*, 46, 4 (1999), p. 337-352.

LAMBERIGTS, M., « Research into Second Vatican Council in the Low Countries », *Annuarium Historiae Conciliorum*, 32, 2 (2000), p. 387-407.

LEGRAND, H.M., « Les évêques, les églises locales et l'église entière. Évolutions institutionnelles depuis Vatican II et chantiers actuels de recherche », *Revue de Sciences philosophiques et théologiques*, 85 (2001), p. 461-509.

MARCHETTO, Agostino, « Il Concilio Vaticano II : considerazioni su tendenze ermeneutiche dal 1990 ad oggi », *Archivum Historiae Pontificiae*, 38 (2000), p. 275-286. Repris sous le titre « Das II. Vatikanische Konzil : Hermeneutische Tendenzen von 1990 bis heute », *Annuarium Historiae Conciliorum*, 32, 2 (2000), p. 371-387.

MARQUES, Luiz Carlos, « As muitas facetas da "figura conciliar" de Dom Helder Camara », dans *Helder, O Dom. Uma vida que marcou os rumos da Igreja no Brasil*, Petrópolis, Editora Vozes, 1999, p. 112-123.

SCATENA, Sylvia, « La questione della libertà religiosa : momenti di un dibattito dalla vigilia del Vaticano II all'inizio degli anni Novanta », *Cristianesimo nella Storia*, 21, 3 (2000), p. 587-644.

SIEBEN, Hermann-Jozef, « Die Konzilsgeschäftordnungen von Konstanz bis Vatikan II. und ihre älteren Vorstufen. Ein Überblick », *Annuarium Historiae Conciliorum*, 32, 2 (2000), p. 338-370.

WICKS, Jared, « Pieter Smulders and *Dei Verbum* : 1. A Consultation on the Eve of Vatican II », *Gregorianum*, 82, 2 (2001), p. 241-297.

WICKS, Jared, « Pieter Smulders and *Dei Verbum* : 2. On *De fontibus revelationis* during Vatican II's First Period, 1962 », *Gregorianum*, 82, 2 (2001), p. 241-297.

Thèses

BEOZZO, José Oscar, *Padres Conciliares Brasileiros no Vaticano II : Participação e Prosopografia (1959-1965)*, São Paulo, Université de São Paulo, 2001.

BORDEYNE, Philippe, *L'angoisse comme composante de la question morale ; contribution à une compréhension renouvelée de la Constitution pastorale* Gaudium et spes *du concile Vatican II*, Paris, Institut Catholique de Paris, mars 2001.

SCHUMACHER, Rolf, *Kirche und sozialistische Welt. Eine Untersuchung zur Frage der Rezeption von « Gaudium et spes » durch die Pastoralsynode der katholischen Kirche in der DDR*, Leipzig, 1998.